

 ÉMELINE

Titre original : *Emelina*, Imprenta y Litografía Universal, Valparaiso, 1887

© Zinnia éditions pour la traduction française

Zinnia éditions - 629 Grande rue du Port - 01680 Groslée

ISBN : 979-10-92948-48-6

Rubén DARÍO  
Eduardo POIRIER

ÉMELINE

traduit de l'espagnol (Chili)  
par NICOLE ROCHAIX-SALMONA

ZINNIA ÉDITIONS

# PREMIÈRE PARTIE

Une heure du matin venait de sonner à l'horloge du Palais du Gouvernement régional et il semblait désormais, en cette nuit si tranquille, que rien ne viendrait perturber le paisible sommeil dans lequel étaient plongés les habitants de la métropole commerciale du Pacifique et qui les reposait de leurs rudes tâches quotidiennes.

On entend soudain la sirène d'un fourgon de police auquel succède le tintement des cloches qui, dans toutes les casernes de la ville, appellent le pompier plein d'abnégation à l'accomplissement de son devoir.

Comme s'il s'agissait là d'un signal magique, au paisible silence de cette nuit d'hiver succède une extraordinaire agitation. Des volontaires abandonnent en toute hâte qui leur couche douillette, qui le salon aristocratique et ses débats animés, et tous se précipitent vers leur demeure pour y prendre quelque insigne de leur mission et courir ensuite vers leurs casernes; des pompes sont déjà parties au plus vite sur les lieux du sinistre; des auxiliaires, oubliant la fatigue causée par le dur labeur de la journée, courent vivement seconder leurs officiers; des jeunes gens et des hommes du peuple accourent pour fournir le contingent de leurs bras afin de traîner les lourdes machines qui évitent la destruction, contrairement à d'autres qui l'accomplissent; ici on attelle un chariot au timon de la pompe pour aider à la traîner; là un groupe de joyeux jeunes gens, sortant de leur club, se joignent à la foule des enthousiastes sauveurs de la propriété et leur prêtent également le concours de leurs bras; partout l'agitation, du bruit, du mouvement, comme si la ville s'était éveillée en sursaut sous l'effet de quelque décharge électrique. Puis, à mesure qu'ils approchent du lieu menacé, apparaissent peu à peu des pompiers de toutes les nationalités, des uniformes en tout genre et de toutes les couleurs; et ils passent en un rapide défilé, se confondent et se regroupent, et ils s'agglutinent, les casaques rouges avec les bleues, les casques de bronze avec ceux en cuir

brillant; et coude à coude ils se poussent et se mêlent dans la fraternité admirable du devoir, Anglais et Chiliens, Italiens, Allemands et Français.

À dire vrai cela faisait longtemps que Valparaiso n'avait pas vu un incendie d'une ampleur aussi considérable. Un des plus beaux groupes d'immeubles de la rue de la Victoria était la proie des flammes.

Les pompes commencèrent à fonctionner admirablement, alors que cette gigantesque entreprise s'organisait fort à propos et intelligemment sous les ordres de son habile commandant. Mais bien que l'on tentât de contenir le feu dès les premiers instants, les résultats, au début, furent bien maigres.

La confusion était terrible.

Aux ordres criés par les chefs se mêlaient les cris d'angoisse des victimes, le puissant halètement des pompes à vapeur, le bruit de la chute des meubles lancés par les balcons et le crépitement des madriers qui alimentaient abondamment l'incendie dévorant.

Le feu avait pris dès le départ de grandes proportions et déjà, du sein de l'épaisse colonne de fumée qui s'élevait à l'une des extrémités du bâtiment, constellée d'innombrables étincelles, on voyait apparaître une flamme terrifiante qui grandissait à chaque instant. Les vitres des fenêtres éclataient, laissant s'échapper des langues rouges qui léchaient le mur noirci, alors que les poutres s'effondraient avec fracas. Les échelles ayant été fixées, les volontaires y grimpaient. Stimulé par la brise qui avait commencé à souffler, l'incendie menaçait de s'étendre à un large périmètre, ce qui se serait produit en effet si l'on n'avait pas adopté fort opportunément des mesures pour couper le feu et le circonscire à l'extrémité du pâté de maisons où il s'était déclaré.

Soudain on entendit crier « Au secours ! Au secours ! » depuis l'un des balcons du deuxième étage, déjà cernés par les flammes. Prompts comme l'éclair, six intrépides volontaires fixèrent une échelle au balcon menacé et, l'un derrière l'autre, deux d'entre eux y grimperent. Parvenus en haut de l'échelle, la personne qui avait poussé ces cris déchirants – c'était une femme – s'exclama à l'adresse du premier arrivé :

— Je vous en conjure, sauvez-la ! Une cloison nous a soudain séparées et je ne sais que faire pour la délivrer ! Laissez-moi là jusqu'à ce que vous l'ayez trouvée, ou plutôt, aidez-moi à la sauver !

Le volontaire auquel s'adressaient ces mots demanda :

— Où se trouve-t-elle ? Montrez-nous l'endroit.

— De l'autre côté, au fond... Courez, mon Dieu ! Ne vous occupez pas de moi ! Mais non, suivez-moi ! Je vais vous montrer le chemin.....

Pour toute réponse le volontaire, qui était indubitablement un officier supérieur, fit un signe à celui qui l'avait suivi, et qui avait atteint à son tour le balcon. Celui-ci souleva dans ses bras la malheureuse, en dépit de ses protestations, et redescendit avec elle tandis que son chef et compagnon se précipitait vers l'intérieur pour mener à bien, si possible, sa dangereuse mission.

Malgré les crépitements des poutres qui craquaient autour de lui il put entendre au loin, enfin, comme un faible gémissement. Il avança dans la direction d'où provenait ce gémissement, mais, oh malheur !, une partie du mur s'effondra à cet instant précis, lui coupant toute communication avec l'extérieur et l'asphyxiant presque sous l'effet de la chaleur et de la fumée. Il poursuivit cependant sa progression vers l'intérieur jusqu'à atteindre la porte d'une pièce dans laquelle s'élevaient les hurlements terrifiés d'une femme.

Il donna un violent coup d'épaule à la porte ; elle céda et un bouleversant tableau s'offrit alors à son regard.

Dans une chambre, déjà léchée par les flammes à l'une de ses extrémités et remplie de fumée, une belle jeune femme à demi dévêtue et à la chevelure en désordre courait en tous sens, folle de terreur et de désespoir.

— Sauvez-moi — s'exclama-t-elle — je me meurs !

Le volontaire regarda autour de lui et une profonde panique parut s'emparer de tout son être.

Où trouverait-il une issue, alors que le vorace élément le cernait désormais de toutes parts ?

Au bout d'un instant de terrible incertitude, il décida de repartir par où il était venu, car, au fur et à mesure qu'il se déplaçait vers l'intérieur du bâtiment, il comprenait qu'il s'approchait du foyer de l'incendie.

Il enveloppa rapidement la jeune femme dans le dessus-de-lit, afin de dissimuler sa tenue fort légère et la souleva dans ses bras au moment même où, anéantie par la terreur et la suffocation, elle perdait connaissance.

Il revint avec son précieux fardeau vers son point de départ, mais à peine avait-il parcouru la moitié du chemin, qu'une poutre vint s'écraser sur son épaule gauche, lui causant une blessure qui manqua le jeter à terre.

Un « aïe ! » étouffé, voilà tout ce que la douleur arracha au courageux pompier qui, animé d'une nouvelle énergie, reprit sa marche interrompue, enveloppé d'une chaleur infernale, avec la sensation que la fumée allait l'asphyxier.

Il se tenait maintenant dans la pièce par laquelle il était entré, et qui se trouvait pratiquement obstruée par les décombres du mur qui s'était effondré vers l'intérieur du bâtiment.

L'héroïque volontaire se sentit défaillir ; la fumée le cernait de tous côtés ! Les flammes, toute proches désormais, lui barraient presque le passage ; elles le léchaient déjà lorsqu'un jet d'eau bien dirigé depuis le pan de mur qui tenait encore debout détourna pour quelques instants les flammes de leur chemin, au prix d'une fumée qui s'épaissit encore. Cela lui redonna espoir et le ragailardit un tantinet, assez pour lui permettre d'appeler au secours, encore que d'une voix aux accents déjà étouffés par l'asphyxie.

Deux de ses compagnons l'entendirent, et l'un d'eux cria du haut du mur :

— Courage lieutenant Gavidia ! Attrapez la corde !

Ravigoté par ces mots d'encouragement l'héroïque volontaire put s'emparer de la corde qu'on lui avait jetée, la saisissant d'abord de la main droite ; puis, veillant à ce que la jeune femme, qui était toujours évanouie dans ses bras, reste bien calée contre son épaule, grâce à un reste de présence d'esprit, il put utiliser également sa main gauche et atteindre, non sans effort, le haut du mur où ses compagnons le recueillirent.

Au bord de l'évanouissement, il trouva cependant la vaillance suffisante pour descendre seul l'échelle sans abandonner cette proie qu'il venait d'arracher à la mort.

Un vigoureux « Hourra ! », poussé par ses compagnons lorsqu'ils l'avaient aperçu en haut de l'échelle, contribua à lui insuffler une nouvelle énergie et il put arriver jusqu'en bas, et déposer la jeune femme entre les bras de sa compagne affligée, qui l'avait imploré pour qu'il sauvât son amie, et qui venait de vivre les affres de la plus cruelle douleur durant ces cinq minutes d'insoutenable incertitude.



Sa mission accomplie, le lieutenant Gavidia put encore percevoir les manifestations de gratitude que lui prodiguait l'amie de la jeune femme qu'il avait sauvée, et les bruyantes exclamations de ses compagnons, mais il dut demander l'aide de deux d'entre eux, tombant dans leurs bras à cause de la douleur et du sang qui coulait de sa blessure, exténué par les efforts surhumains que sa généreuse entreprise lui avait imposés.

Quelques heures plus tard l'incendie était maîtrisé grâce aux efforts combinés des pompiers; la Troisième Compagnie, dont les deux personnages que nous venons de présenter au lecteur faisaient partie, s'était particulièrement distinguée à cette occasion.

— Ma chère Sarah, avez-vous pu apprendre où il vit, qui il est et comment il se porte ?

— Soyez persuadée, très chère amie, que je ne pouvais pas perdre un seul instant pour m'informer de tous ces détails, s'agissant de l'homme qui m'a rendu ma douce Émeline.

— Que vous êtes bonne !

— Notre noble sauveur, jeune et de belle prestance, s'appelle Marcelino Gavidia et son nom brille déjà au sein de la société chilienne, bien qu'il n'ait que vingt-six ans à peine. Sa famille a des origines illustres ; mais il n'a trouvé que la ruine dans son berceau et depuis sa tendre enfance il a dû vivre petitement et côtoyer la misère. Orphelin de père à l'âge de huit ans, à treize ans il aidait déjà, en occupant un modeste emploi, sa mère sans ressources et ses jeunes frères et sœurs, sans négliger pour autant ses études qui, depuis deux ans, lui ont permis d'entrer brillamment et avec un succès peu commun dans la carrière qu'il a choisie. Je ne sais rien d'autre sur lui et, même si j'ignorais ce que j'ai découvert et que je viens de vous rapporter, son meilleur titre pour prétendre à mon estime, son seul titre suis-je tentée de dire, est d'avoir sauvé d'une mort certaine celle que je considère comme ma sœur.

— Que d'amour, que d'abnégation je vous dois !

— Ce n'est pas envers moi, de toute évidence, que votre dette est la plus grande. De ma vie je n'ai jamais rien fait d'autre que vous chérir et en vérité il n'y a nul mérite à cela quand on se trouve aux côtés d'un ange tel que vous, qui ne peut rien inspirer d'autre que l'amour.

— Ah comme j'aurais été heureuse, amie si chère à mon cœur, si tout le monde pensait ou avait pensé de même ! Combien de déconvenues m'auraient été épargnées dans le passé, et peut-être à l'avenir ! Combien de funestes regrets que mon âme n'abriterait pas à ce jour et qui n'auraient pas de raison d'être !

— Je vous en prie, Émeline, oubliez le passé et que rien ne rende à nouveau votre vie amère ! Après les terribles épreuves qui vous ont affligée, votre âme doit aujourd'hui s'ouvrir à d'autres horizons débordants d'aimables espoirs. Oubliez donc ces souvenirs passés qui ne font que troubler votre quiétude. Pensons à l'avenir, qui est lumière, joie et bien-être.

— À dire vrai, je ne sais pas ce qu'il adviendrait de moi si j'étais privée des douces consolations que vous me prodiguez à chaque instant, Sarah. Ma vie qui, autrement, ne serait que martyre, à vos côtés se fait plus supportable. Gardienne de mes secrets les plus intimes, personne ne pourrait mieux que vous adoucir mes souffrances ; du fait même que vous connaissez l'intensité de ma douleur, vous mettez d'autant plus de soin à doser l'efficacité du baume qui apaise. Mais vous ne m'avez pas encore dit si notre héroïque sauveur se trouve désormais tout à fait hors de danger. De ma vie je ne pourrais me pardonner, moi dont le front semble marqué d'un destin fatal, d'avoir fait que l'abnégation de ce jeune homme ait pu entraîner son malheur.

— Il se trouve sérieusement en danger, certes, mais les médecins qui le soignent ont d'excellentes raisons d'espérer le sauver.

— Sa blessure était donc si grave ?

— Oui ; et des complications sont survenues en raison d'une violente fièvre qui l'a terrassé dès le lendemain de cette fatale nuit de l'incendie.

— Mon Dieu ! Quel est mon crime pour que vous me punissiez ainsi ? Les souffrances endurées sans avoir commis de faute ne suffisent-elles pas, et se peut-il que ma funeste étoile doive persécuter aussi tous ceux qui m'approchent ?

Telles étaient les paroles d'une ravissante jeune femme au port noble et fier, chez laquelle se mariaient la douceur la plus sereine et la grâce la plus incomparable. Une austère robe de deuil emprisonnait ses formes sveltes et faisait ressortir la pâleur de son magnifique visage. L'expression de mélancolie qu'on voyait d'ordinaire s'y dessiner ajoutait un mystérieux attrait aux charmes de sa singulière beauté. Sur ses lèvres, lorsqu'elle parlait, on eût dit que s'ébauchait un reflet de la tristesse qui, semble-t-il, régnait sur son âme et donnait à son accent pur et sonore des inflexions aussi tendres que douces, telles que celui qui l'écoutait pouvait imaginer entendre les mélodies d'une voix céleste.

Ses yeux d'un bleu très pur, emplis d'une expression d'indéfinissable tendresse tout imprégnée de mystérieuse mélancolie, contribuaient à rehausser sa beauté et en quelque sorte à la singulariser. Ses cheveux, blonds comme l'or, ses sourcils châtain foncé, ses lèvres fraîches et rouges comme deux boutons de rose et le pur ovale grec de son visage sans défaut, si beau dans sa pâleur diaphane, complétaient le tableau de la grâce la plus fascinante unie à la douceur la plus attirante.

Chez la charmante Sarah on pouvait également découvrir des attraits qui faisaient d'elle la digne compagne de la captivante Émeline. Elle était belle, d'une beauté empreinte de grâce juvénile, rehaussée par la sollicitude presque maternelle avec laquelle elle assurait le rôle consolateur et apaisant qu'elle tenait aux côtés de son amie. On eût dit une mère précoce, pleine des charmes propres à son âge. Grande et mince, elle avait les sourcils, les cheveux et les yeux noirs, un nez droit et fin, une bouche expressive, quoique pas vraiment petite, et ses manières comme son expression étaient tout empreintes de douceur, suave émanation de celle dont son âme débordait.

Ces deux belles jeunes femmes, que nous avons bien superficiellement tenté de dépeindre, tiennent un rôle de premier plan dans notre histoire, raison pour laquelle nous demandons pour elles au lecteur toute la sympathie qu'elles méritent amplement. Si leurs attraits physiques remplissent d'admiration dès l'instant où on les voit, leur portrait moral n'est pas moins beau : de la première on pourrait dire qu'elle est le reflet de la vertu la plus pure et la mieux trempée au fil des funestes épreuves d'un passé où la douleur et le malheur semblent avoir constitué les couleurs dominantes du tableau ; de la seconde, qu'elle est l'image la plus parfaite de l'abnégation et de la consolation.

Malgré la gravité de la blessure et les complications de la maladie de Marcelino, sa robustesse et sa jeunesse triomphèrent au bout de quelques jours et il put bientôt entamer sa période de convalescence.

Émeline s'était tenue informée chaque jour de l'état du malade et, à sa grande satisfaction, elle était au fait des progrès réguliers qu'il accomplissait.

Lorsqu'il fut enfin totalement rétabli, la jeune femme jugea qu'il était de son devoir de rendre visite, en compagnie de son oncle, qui se trouvait à Santiago la nuit de l'incendie et n'en était revenu que le lendemain, à la mère de Marcelino, afin de la féliciter pour le prompt rétablissement de son fils et de manifester à celui-ci toute la gratitude dont elle lui était redevable pour sa conduite généreuse et dévouée.

La visite une fois terminée et après que l'oncle d'Émeline, monsieur Edmond Darington, prospère négociant anglais de Valparaiso, eut échangé de cordiales formules et de galantes politesses avec l'aimable maîtresse de maison et son remarquable fils, il prit congé accompagné de sa nièce, laquelle avait produit sur Marcelino et sur madame Gavidia une impression des plus favorables.

— Je considère que mon bonheur est bien grand, mère – dit le jeune homme après que les visiteurs se furent retirés –, même au prix de ce que j'ai souffert, d'avoir sauvé la vie d'une créature aussi angélique.

— En effet, elle possède des qualités qui captivent dès le premier instant où on s'entretient avec elle. Et son oncle est un parfait gentleman. On m'a rapporté que cela fait à peine un mois que les deux jeunes femmes se trouvent au Chili. Elles ont rejoint ici monsieur Darington, d'une part parce qu'elles connaissaient notre pays de réputation, et d'autre part pour qu'Émeline, que son oncle adore, trouve au sein de notre société et parmi les distractions qu'on pourra lui proposer, un baume qui adoucirait

la grande perte qu'elle vient de subir, car on dit qu'elle est depuis peu orpheline en raison du décès de son père.

— Il est vrai que la société d'Émeline me ravit, et son oncle me semble être un homme en tous points digne d'être apprécié. Je profiterai de toutes les occasions qui se présenteront à moi pour cultiver son amitié.

Et en effet, à peine revenu de la campagne où il avait dû passer quelques jours afin de se rétablir complètement, la première visite de Marcelino fut pour monsieur Darington qui, dès le premier instant, offrit à ce jeune homme méritant la plus franche hospitalité.

Les visites de Marcelino devinrent très assidues. Le jeune homme, dont les goûts et les penchants étaient ceux d'une vie simple et réglée, sentit bientôt qu'il ne pouvait pas se passer de son commerce avec cette délicieuse famille. Pour lui les heures s'écoulaient dans une plaisante quiétude, soit qu'il fît avec monsieur Darington une partie d'échecs ou de whist, soit qu'il se délectât de la conversation charmante et douce, quoique délicatement mélancolique, d'Émeline, soit enfin qu'il écoutât tel ou tel des morceaux que Sarah jouait au piano avec la maestria d'une authentique artiste.

Peu à peu il s'établit ainsi entre cette famille et celle de Marcelino une agréable intimité qui faisait que ces deux maisons n'en formaient plus qu'une. Mais bien qu'Émeline éprouvât beaucoup d'estime pour Marcelino et lui eût réservé dans son cœur la place de choix qu'elle pensait lui devoir par gratitude, celui-ci observait avec tristesse que l'adorable jeune femme ne voyait en lui que l'homme qui lui avait sauvé la vie.

Ce n'était pas précisément ce qui pouvait combler les aspirations de notre héros, qui se sentait de jour en jour plus attiré par cette jeune femme que sa douleur muette et paisible, dont jusqu'ici Marcelino ignorait les causes, rendait plus fascinante encore. Le nuage de mélancolie qui d'ordinaire voilait son front pâle ajoutait un je ne sais quoi de mystérieux à la douce Émeline.

## IV. LES FACÉTIES DE CUPIDON

L'été 18.... arriva.

Viña del Mar, que l'on appelle à juste titre le Versailles du Chili, brillait de toute la splendeur des beautés féminines qui flânaient, débordantes de gaieté, dans ses pittoresques jardins et ses élégantes propriétés.

C'était là un véritable tournoi de beauté.

Aux heures des trains, la gare se transformait en un superbe bouquet de fleurs fraîches, capiteuses et pimpantes, presque toutes en bouton, dont le parfum enivrant faisait perdre la tête aux imprudents jeunes gens qui, pour leur perte ou à l'inverse – nous l'ignorons – se présentaient en ces lieux, aimantés par la fascination qu'exerçaient sur eux les sortilèges de celles dont les subtils filets faisaient d'eux des captifs, et fort heureux de l'être pour certains.

Émeline ayant été introduite dans la meilleure société de la cité portuaire il était naturel que, la saison estivale arrivant, elle participât également aux distractions dont son oncle si affectueux la comblait.

Par conséquent celui-ci s'installa, en compagnie de sa nièce et de Sarah, au Grand Hôtel de Viña del Mar, dont il occupa l'une des plus luxueuses suites.

La beauté exceptionnelle et singulière d'Émeline attira considérablement l'attention à Viña del Mar, bien que l'on y trouvât réuni tout ce que renferment de beau, d'élégant et d'aristocratique l'opulente Santiago et la cosmopolite Valparaiso.

On la surnomma d'emblée « la ravissante Anglaise » et, à peine arrivée, elle fut entourée d'une foule d'adorateurs qui admiraient en elle sa beauté, sa réserve et sa mélancolie même, qui ajoutait un si extraordinaire attrait à ses charmes.

Le premier bal qui fut donné dans les salons somptueux de l'hôtel eut le mérite de réunir en une brillante gerbe presque toutes les beautés que Viña del Mar abritait alors en son sein.

Émeline y triompha comme une reine, non seulement parce que, comme d'autres, elle conquit son trône grâce à sa beauté souveraine, mais parce qu'elle y ajoutait la douceur et l'aménité de son abord et de ses manières.

Ce soir-là elle était superbe. Sa robe en riche *surah* de soie noire ornée d'une guirlande de roses blanches faisait ressortir plus que de coutume la sereine pâleur de son visage. Autour du cou elle ne portait rien d'autre qu'un médaillon d'or fort ouvragé, retenu par un ruban de velours noir, et une barrette de brillants retenait son abondante chevelure blonde.

Marcelino se trouvait là lui aussi.

Grand, mince, le corps élancé et élégant, il avait les yeux noirs, une barbe en pointe bien taillée, et une moustache fournie, fine et soyeuse. On percevait dans ses manières la distinction franche et délicate, sans affectation, qui caractérise le *porteño* \* de la bonne société. Apprécié de ses compagnons, qui voyaient en lui un ami loyal et pondéré, il ne l'était pas moins des dames; et plus d'une déjà, en voyant un jeune homme aussi séduisant, avait senti palpiter son sein, sous l'effet peut-être d'une trouble émotion.....

Il était accompagné de son ami le plus proche, compagnon de toutes ses sorties, l'ingénieur militaire don José Maria Vergara, un jeune trentenaire, lui aussi grand, imposant sans être corpulent, sympathique et très disert, avec de grands yeux vifs, une moustache noire soigneusement taillée, et dont toute la physionomie témoignait qu'il était ce qu'on appelle dans toutes les contrées du monde un très beau garçon.

N'oublions pas de signaler au passage que c'était ce même jeune homme qui secondait Marcelino en tant qu'assistant pendant l'escalade de l'échelle, la nuit de l'incendie, celui-là même aussi qui, suivant les instructions de son ami, était redescendu le premier en portant dans ses bras la malheureuse Sarah.

Cette soirée fut délicieuse pour les deux jeunes gens. Tout naturellement, Émeline et Sarah furent de préférence l'objet de toutes leurs attentions. Cependant Émeline, bienveillante et douce envers tous, ne manifestait aucune préférence pour personne et cette nuit-là aucun admirateur ne put proclamer, en quittant la fête tout emplie des émotions les plus plaisantes, que cette reine n'avait pas bien honoré l'ensemble de ses vassaux, grâce à l'exquise et sage impartialité selon laquelle elle avait distribué ses faveurs.

---

\* Habitant de la ville portuaire de Valparaiso. [ Toutes les notes sont de la traductrice ]



Sarah sut la seconder dignement et les heures s'écoulèrent, heureuses et fugaces, comme le sont toujours les heures du plaisir. Quand le moment vint de se retirer, après avoir fait honneur à un somptueux souper et dansé ensuite presque jusqu'à l'aube, combien de ces jeunes messieurs, combien de ces beautés qui peuplaient quelques moments plus tôt la brillante salle, auraient pu prétendre ne pas se sentir déjà prisonniers des rets ensorcelés de l'habile Cupidon ! Que de sourires échangés, que d'éloquents regards appuyés, que de phrases prononcées avec une persuasive tendresse, que de palpitations, enfin que de sourires, d'espoirs et de soupirs !

Quant à Marcelino, il se retirait passablement contrarié. Depuis plusieurs mois déjà, sinon par des formules explicites, en tout cas en recourant à des allusions et des insinuations, il avait tenté de dépeindre à Émeline l'état de son cœur. Celle-ci, chaque fois, avait tenté de détourner la tournure de ses propos, usant avec une habileté tout à fait naturelle et simple, sans aucun effort, de n'importe quel moyen qui pût faire oublier à son ami le sujet visé. Ce qui contrariait tout particulièrement Marcelino, faisant naître dans son âme mille questions angoissantes, c'était l'expression de tristesse qu'il avait surprise en ces moments-là sur le visage d'Émeline, tout juste comme si ses paroles rouvraient chez elle une ancienne blessure ou lui causaient un amer chagrin.

Il était indéniable que cette jeune femme souffrait ; dans son cœur se déchaînait quelque tempête secrète que Marcelino n'était pas en mesure de dompter. Était-il possible qu'elle en aimât un autre ? Mais alors pourquoi cet amour, s'il existait vraiment, devrait-il l'affliger ? Quelle était la cause de cette incompréhensible réserve de la jeune femme, de sa permanente tristesse, de son air mélancolique et pourquoi ne semblait-elle nullement disposée à accepter de sa part d'autres démonstrations que celles d'une pure affection fraternelle ?

Marcelino fit part de ces doutes et de ces angoisses à son ami José María alors que tous deux se retiraient pour prendre quelque repos et celui-ci, bien qu'il admît que son camarade avait raison, lui fit remarquer avec pertinence qu'il se pressait trop, ajoutant sur un ton malicieux, habituel chez lui :

— Eh mon cher, on ne prend pas comme ça en claquant des doigts une forteresse sur laquelle flotte le pavillon de Sa Majesté britannique ! Courage, donc, et ne vous laissez pas abattre par l'insuccès des premières

escarmouches. Avec un peu de stratégie et un peu de patience, le triomphe vous est acquis.

Marcelino se tut. La vérité dans cette affaire c'est que depuis longtemps déjà, les charmes d'Émeline l'avaient rendu profondément amoureux.

En conséquence, il se proposa de mettre à profit la prochaine occasion qui s'offrirait pour demander à Émeline de bien vouloir résoudre une fois pour toutes l'épineux problème qui le hantait.

Et en effet, cette occasion se présenta quelques jours plus tard. Un après-midi où il s'était rendu à Viña del Mar pour déjeuner avec la famille Darington, sur l'invitation de don Edmundo, Marcelino proposa une promenade dans le parc de l'hôtel, après le repas.

Don Edmundo prit le bras de Sarah, laissant Marcelino prendre celui de sa nièce.

À peine avait-il fait quelques pas dans le jardin que Marcelino aborda sans détour la question :

— Il y a bien longtemps – dit-il à la jeune femme – que je désirais vous ouvrir mon cœur et vous faire part des sentiments que vous avez soudain fait naître en moi, depuis ce jour, ou plutôt cette nuit, qui est pour moi un impérissable souvenir ; lorsque dans ces circonstances aussi douloureuses je vous ai rencontrée sur le chemin de ma vie. Mais laissez-moi vous avertir d'avance. J'ai conscience que cette démarche que j'entreprends et vers laquelle je me sens irrésistiblement entraîné pourrait être à juste titre mal interprétée de votre côté, parce que vous pourriez l'attribuer à des motivations égoïstes ; je m'expose, je le sais parfaitement, à ce que vous pensiez que je tente de tirer parti d'une situation que vous n'avez pas cherchée et dans laquelle je n'ai rien fait de plus que ce qu'exigeait un impérieux devoir. Mais, je vous le déclare d'emblée : je n'exige rien ; je vous certifie que votre décision sera religieusement respectée ; c'est de vos lèvres que j'attends la sentence qui fera de moi le plus heureux ou le plus infortuné des mortels ; mais même dans le pire des cas cette décision ne pourra m'arracher la moindre plainte. Soyez donc assurée de ma totale résignation. Et maintenant dites-moi, au nom de ce qui vous est le plus cher au monde : pourrais-je espérer que vous me fassiez un jour dans votre cœur cette place à laquelle, dès le premier instant où je vous ai vue, j'ai aspiré comme à la plus pure des satisfactions et au plus ineffable des bonheurs ?

— Vous ne savez pas — répondit Émeline, visiblement mortifiée et après une pause embarrassée — combien vos paroles me font souffrir. Pourquoi n'avez-vous pas voulu vous satisfaire d'être mon meilleur ami, mon frère de cœur ?

— Ah, cet honneur, aussi flatteur qu'il soit pour moi, me martyrise plus que je ne saurais le dire ! Ne comprenez-vous donc pas que mon cœur exige quelque chose de plus, beaucoup plus ? Ne comprenez-vous pas que je vous aime, que je suis votre esclave et que chacune de vos dérobades est un dard cruel dont vous me frappez ? En aimeriez-vous un autre ?

— Peut-être ne serais-je pas aussi malheureuse s'il en était ainsi.

— Alors, quelle puissante raison, quel mystère me prive ainsi du trésor auquel j'aspire ? Ne voyez-vous pas que cette incertitude amère, que ce doute poignant me tue ? Que vous ai-je donc fait pour ne même pas mériter votre confiance ? Et vous m'appeliez tantôt votre frère....

— En effet, depuis le jour où, grâce à votre noble action, à votre héroïsme, j'ai échappé à une mort horrible, mon cœur a éprouvé pour vous la tendresse la plus intime, la tendresse que l'on offre à un véritable frère. Demandez-moi tout ce que vous voulez ; je vous dois la vie ; mais ne m'obligez pas, au nom du Christ, à vous suivre sur ce terrain. Pour cela il faudrait que je me remémore des événements que je ne peux pas évoquer sans me considérer comme la plus infortunée des femmes !

— C'est donc là votre dernier mot ?

— Pourquoi me le demandez-vous ?

— Parce que s'il en est ainsi, cela revient à me signifier que je ne dois conserver aucun espoir ; que je dois par force m'éloigner et me détacher puisque c'est à vos côtés que j'ai cru pouvoir vivre un jour l'aboutissement de la plus noble de mes ambitions....

— Mon ami, je vous en prie !

— Oui, cela signe l'arrêt de mort de doux espoirs, l'abandon de si chères illusions ; cela revient à m'ordonner de renoncer à l'avenir que, dans un accès de folie, j'avais imaginé, et à oublier jusqu'au souvenir du jour où j'ai cru entrevoir le bonheur dans un regard, dans un de vos sourires, puisque dans ces regards et dans ces sourires il n'y a jamais pu avoir autre chose que de la pitié, de la compassion, je ne sais quoi enfin, sauf ce que dans mon aveuglement ou dans mon orgueil j'ai cru être l'affection d'une

femme, dont il semble qu'elle restera toujours inaccessible, cette affection dont j'ai pensé un jour qu'elle m'ouvrirait les portes du ciel!

— Pourquoi me torturez-vous ainsi, mon Dieu? — s'exclama Émeline avec les accents d'une immense douleur. Marcelino — ajouta-t-elle en s'adressant au jeune homme — vos exigences sont cruelles. Il est certain que vous avez acquis sur moi de nobles droits, mais vous ne savez pas que la femme que vous mettez ainsi à l'épreuve a une histoire très triste; vous ne soupçonnez pas que dans cette histoire il y a de terribles épisodes; vous ignorez que pour vous donner satisfaction je vais me voir contrainte de surmonter la douleur des douleurs : rouvrir d'anciennes blessures, raviver le souvenir d'événements que j'aimerais chasser à jamais de ma mémoire; vous n'imaginez pas que lorsque, pour mon malheur, vous serez informé du secret que je vous ai caché jusqu'à ce jour, vous pourrez tout au plus me considérer comme la plus malheureuse des femmes, et qui sait si même ma douleur et ma honte imméritée, au lieu de susciter votre compassion, ne vous inspireront des sentiments tout autres!

— Non, mille fois non! Devant Dieu et devant le monde je peux jurer que vous êtes la plus pure, la plus noble et la plus sainte des femmes!

— Eh bien soit : devant Celui qui scrute toutes nos actions, qui voit tout et qui connaît tout, vous devez me jurer que jamais une seule syllabe de ce que je vais vous révéler ne vous échappera.

— Je le jure.

— Alors, qu'il en soit selon votre souhait. Je vous raconterai l'histoire de mes premières années; je vous ferai part de mes secrets les plus intimes, vous serez le spectateur, en somme, de scènes que vous n'avez pas pu contempler même de très loin. La faute ne m'incombera pas si ensuite vous vous repentez de vos exigences téméraires; si ensuite vous oubliez vos dénégations hâtives, condamnant la femme à laquelle vous érigez maintenant un autel dans votre cœur fidèle, alors que vous auriez pu vous contenter d'un sentiment pur et paisible, d'être mon ami, mon frère. Eh bien, donc, préparez-vous à écouter le récit de ma vie passée.

Et la jeune femme, pleine d'angoisse, rapporta à son ami, sur un ton douloureux et en abrégé le plus possible les détails, l'histoire que nous racontons plus amplement dans les pages qui suivent.

## DEUXIÈME PARTIE

## I. LA FILLETTE EN ROBE LONGUE

Sa famille paternelle appartenait à la noble maison Darington. Son père choisit aussi une épouse d'un illustre lignage; il s'agissait de la mère d'Émeline, descendante directe des Crownshires.

Elle naquit à Édimbourg, résidence temporaire de ses parents. Enfant, on la conduisit à Londres où elle reçut son éducation.

Sa tendre mère mourut alors que la jeune fille atteignait à peine sa quatorzième année. Elle était fille unique et elle fut un objet d'adoration pour son père, qui voyait en elle le portrait de son épouse et qui la chérissait profondément.

Tous les jours, avant le coucher du soleil, le vieux monsieur sortait en calèche avec Émeline pour faire une promenade dans Hyde Park.

En chemin il se plaisait à lui raconter ses aventures de jeunesse, les exploits célèbres de ses illustres aïeux et bien d'autres choses qu'elle écoutait, fascinée, sans prêter attention à ce qui se passait autour d'elle, suspendue aux paroles de son père si aimant.

C'était encore une enfant; elle venait de fêter ses quinze ans.

Elle parlait le français et l'espagnol, bien qu'avec l'accent d'une pure Londonienne. Ses jeux étaient ceux d'une enfant.

Elle aurait pu dire combien de roses il y avait dans les grands vases de ses jardins et quels oiseaux picoraient avec le plus d'assiduité les cerises et les pommes; mais jamais ses yeux ne s'étaient posés sur aucun des gentilshommes amis de la maison, qui la saluaient au passage, ou venaient chaque jour prendre le thé avec la famille.

Elle ne s'entretenait avec aucun homme, à l'exception du vieux Tom qui lui apportait des papillons fixés sur des épingles pour sa collection, et le petit *groom* qui les accompagnait, son père et elle, lors de leur promenade.

Il faut dire aussi que les personnes qui fréquentaient la maison considéraient Émeline comme une gamine et si quelqu'un parfois lui

adressait une phrase douceuse, elle s'enfuyait en quête de ses poupées, pouffant d'un rire joyeux.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction le jour où la vieille institutrice qui lui donnait des leçons de piano lui dit sur un ton grave et sentencieux :

— *Miss*, il vous faudra désormais faire preuve de plus de sérieux. Dès aujourd'hui vous porterez des robes longues et vous occuperez votre siège au salon, comme il sied à une demoiselle de votre rang. En d'autres termes, vous devrez écouter des compliments galants et y répondre comme une jeune fille bien élevée. Votre père m'a fait part de quelque chose qui vous concerne au plus haut point. Selon mes suppositions quelqu'un lui a demandé votre main et lui, qui bientôt quittera ce monde, désire assurer votre bonheur et vous établir magnifiquement. Donc, préparez-vous. Laissez là ces poupées et allons dans votre cabinet de toilette où vous attend la belle robe que vient de livrer votre modiste et qui fera d'une petite fille une véritable femme.

Au début, elle rit : puis, elle eut envie de pleurer ; ensuite elle se sentit confuse ; mais au bout du compte elle obéit à sa gouvernante et la suivit dans son cabinet de toilette où, en effet, elle troqua sa robe courte de fillette contre celle qui la ferait apparaître aux yeux des hôtes de la maison comme la véritable mademoiselle Darington.

C'était l'heure du thé.

Son père conversait cordialement avec ses amis lorsqu'elle fit son apparition dans le salon. Un mouvement d'admiration parcourut toute l'assemblée.

Son père souriait, satisfait. Et à dire vrai, se voyant reflétée dans les énormes miroirs qui, outre les trumeaux artistiques, décoraient les murs, elle éprouva elle-même un sentiment étrange, mélange de vanité et de naïf orgueil, car elle se vit telle qu'elle ne s'était jamais vue auparavant.

Une rougeur éclaira son visage et elle salua légèrement, répondant à peine aux propos flatteurs des présents.

Il ne faisait pas de doute que la fillette avait disparu et que la femme s'était éveillée.

— Messieurs – dit son père en la prenant par la main – j'ai le plaisir de vous présenter mon héritière, *miss* Émeline Darington et Crownshire, baronne de Bloomingcester.

Un murmure parcourut toute la salle.



Après l'avoir présentée à différentes personnes, son père la conduisit auprès d'un gentilhomme de haute taille qui se trouvait debout.

— Ma fille — dit-il — monsieur le comte Ernest du Vernier.

À ce moment précis un domestique annonça que le thé était servi.

Le gentilhomme lui offrit son bras et tout le monde se dirigea vers la pièce voisine.

Qui aurait pu prédire à la malheureuse Émeline que la soirée de ses débuts dans les salons du grand monde inaugurerait pour elle une longue et amère succession de déconvenues ?

Lors du temps qu'ils passèrent dans le salon où l'on prenait le thé, la jeune fille remarqua que l'homme qu'on lui avait présenté ne la quittait pas des yeux un seul instant.

Comme il se trouvait à côté d'elle, il entama une conversation empressée dans sa langue, à laquelle Émeline ne participait que par monosyllabes.

On lui parlait dans une langue mystérieuse. Jusqu'alors elle ne comprenait pas le sens de nombreux mots, qu'elle n'avait prononcés parfois que pour faire s'exprimer ses poupées lorsque, derrière un canapé transformé en palais par les douces fées de l'enfance, elle inventait à sa façon de tendres conciliabules, puisant dans sa mémoire les mots affectueux que son père disait souvent à sa mère, du vivant de celle-ci, et que la petite n'avait pas oubliés.

Tandis que le comte du Vernier se répandait en compliments galants qui n'obtenaient pratiquement aucune réponse, lord Darington divertissait les autres invités par le récit de ses aventures de chasseur lorsque, fringant jouvenceau, il était à la cour d'Albert, fine fleur des nobles gentilshommes.

Le comte du Vernier était grand, bel homme, son port était distingué, ses yeux noirs, ses cheveux châtain, sa barbe sombre, divisée en deux pointes lustrées. Élégamment vêtu, à défaut de la correction anglaise, il était l'image du raffinement parisien. Ses manières affables et délicates plaisaient à ceux qui le connaissaient.

Soudain les invités se tournèrent, pleins de curiosité et d'étonnement, vers le groupe que formaient Émeline et le comte.

L'éclat de rire le plus argentin et le plus sonore qui ait jamais fusé dans ces salons sévères, cœur de la noblesse de Londres, venait de retentir.

Tous se regardaient, déconcertés.

Le brave lord, s'interrompant au meilleur de son récit, tourna la tête, perplexe.

Pendant ce temps le comte du Vernier, assez gêné, contemplait les autres avec l'expression la plus niaise qu'on puisse imaginer.

Que s'était-il produit ?

Le comte, pendant la conversation de lord Darington, avait rapproché davantage son fauteuil de celui de la jeune fille et, profitant d'un des nombreux épisodes d'amusement général, il lui avait dit tout bas :

— Je vous aime....

Elle, quelque peu troublée, ne sut que répondre ; elle baissa les yeux et se mit à regarder comment la vive lueur des lustres se brisait en mille éclats sur les rubis de ses bracelets.

À dire vrai Émeline ne comprenait pas ce « je vous aime » prononcé par celui qui la courtisait et la flattait. Alors qu'il lui répétait ces mêmes mots, l'innocente enfant n'avait pu se retenir de rire et telle était la cause de ce bruyant éclat.

Le lendemain, après une réprimande de son institutrice, son père l'appela dans son cabinet. Il la fit asseoir à ses côtés et lui tint ce discours :

— Ta conduite d'hier m'a fort contrarié. Si les propos du comte du Vernier ne te plaisaient pas, tu aurais dû te taire et non éclater de rire comme tu l'as fait. Il est vrai que tu n'es encore qu'une enfant. Cependant, prends garde à ce que je vais te dire. Je suis bien vieux maintenant. Je ne tarderai pas à te laisser seule au monde. Ma santé décline de jour en jour. Et je veux donc que, lorsque la mort m'entraînera dans son royaume, tu sois mariée. Nos intérêts l'exigent, ma fille, ainsi que ton bonheur même. Je comprends que tu viens à peine d'ouvrir les yeux sur ce monde dans lequel je souhaite t'introduire si rapidement, mais il faut que je meure l'âme en paix. De nombreux gentilshommes de cette cour ont demandé ta main. Je ne veux pas t'obliger à t'unir à quelqu'un que tu n'aimes pas, car c'est là le pire des malheurs et je ne veux pour toi que tous les bonheurs possibles. Ouvre-moi ton cœur. Oublie tes caprices d'enfant. Dis-moi la vérité : n'est-il pas évident que le comte Ernest du Vernier est un fort bel homme, digne d'une princesse ou de la fille d'un lord ?

Cette question la déconcerta ; mais, considérant qu'elle devait la vérité à son père, elle reconnut qu'en effet le comte était un gentilhomme élégant, avec de nombreux titres de noblesse et aimable en raison de ses

manières distinguées, mais qu'elle était incapable de répondre à la question posée puisqu'elle ne se sentait attirée par aucun homme.

— C'est à dire — répliqua son père en se levant, et perdant son calme — que je mourrai en te laissant célibataire! Jamais de la vie! Réfléchis, réfléchis bien ma fille! Ce bouton de rose ne devrait jamais éclore? Cherches-tu à me dire que c'est un bloc de glace que tu as dans la poitrine? Eh bien tu te trompes. Ni du côté des Darington, ni du côté des Crownshire. Nous avons tous les deux un cœur ardent et à ton âge, ta mère, depuis les balcons de son palais, qui donnaient sur le parc royal, recevait déjà les brassées de roses que je lui cueillais moi-même..... Par St Paul, ma fille, je me refuse à croire que j'ai sous mon toit une statue, alors que tu es la plus convoitée et la plus ravissante de toutes les nobles héritières qui ont leurs entrées auprès du roi à Windsor. Voilà quelque chose qui ne se peut pas. Le comte m'a demandé ta main. C'est un parti magnifique. Je m'en réjouis. Je veux ton bonheur et il m'apparaît sous les traits de cet aristocrate français, qui appartient rien moins qu'à la maison du Vernier, l'une des plus en vue de la noblesse française. Et si nous nous trouvions dans d'autres circonstances et que mon âge n'était pas si avancé, tu sais parfaitement que je n'aurais pas accédé à sa requête, au mépris des traditions familiales qui n'autorisent pas un Darington ou une Crownshire à s'unir à des membres de la noblesse étrangère ni à des roturiers. J'allais oublier de te dire que le comte est profondément épris de toi, qu'il est fou de toi. Il est vrai que ton inconséquence, hier soir, l'a chagriné et un peu découragé. Mais je lui ai dit : cette petite écervelée d'Émeline est une gamine qui ne sait pas ce qu'elle dit. Soyez patient. Songez à la façon de l'apprivoiser. Il faut que vous lui inspiriez de l'amour. Et à dire vrai, ma fille, le comte te tirera de cette ignorance dans laquelle tu es restée jusqu'à ce jour.

Et le vieil homme poursuivit ainsi son discours un bon moment.

Cette scène se répéta à de nombreuses reprises.

Les fréquentes visites du comte firent que la jeune fille finit par voir en lui un intime de la maison, et parmi les plus agréables; mais elle n'éprouvait toujours rien qui fût un élan de son cœur. Les ténèbres l'environnaient.

Du Vernier était de plus en plus galant et attentionné.

En les voyant ensemble, elle au piano, et lui tournant les pages de la partition, le vieux lord ressentait une satisfaction qu'il exprimait en leur adressant à tous deux des plaisanteries.

— Vous allez dompter la petite tigresse — disait-il au jeune comte — en lui posant affectueusement la main sur l'épaule.

Dans les cercles aristocratiques de Londres on parlait déjà de la prochaine union du comte et d'Émeline; et aucune phrase qui pût donner quelque espoir à Ernest du Vernier n'était encore sortie de sa bouche à elle. Cependant, il était le prétendant en titre.

On disait que les épousailles ne tarderaient pas; que les bijoux et les robes que l'on préparait à Paris étaient une merveille; et tant d'autres choses auxquelles la jeune fille ne prêtait guère l'oreille.

Son père appelait le comte fils; et s'il les regardait ensemble, il disait mes enfants.

Ceci et tout le reste que nous avons rapporté, tissa chez elle peu à peu une sorte d'attachement familial envers du Vernier, une espèce d'estime affectueuse; mais en aucun cas ce qu'on aurait pu qualifier d'amour.

### III. CE QUI DEVAIT ARRIVER...

Pour ne pas accabler notre lecteur de digressions, nous dirons qu'un beau matin on remarqua une grande agitation chez lord Darington.

Les serviteurs allaient et venaient d'un endroit à l'autre. On apportait dans les salons de nouveaux meubles magnifiques.

On décorait généreusement les escaliers ; le vieil homme donnait des ordres exécutés sur l'heure.

L'institutrice pénétra enfin dans la chambre d'Émeline alors que celle-ci ne s'était pas encore préparée pour sortir, et lui asséna à brûle-pourpoint ce compliment :

— Toutes mes félicitations à ma noble élève, miss Emeline Darington, en ce jour faste de ses noces.

Ce n'est qu'alors que la jeune fille comprit ce qui arrivait. À l'heure du repas son père l'informa de tout, très clairement. Ce soir même on signerait le contrat. Dans son cabinet de toilette on venait de déposer les plus belles robes que l'on eût vues en Angleterre jusqu'alors, tout à fait dignes par leur splendeur d'être portées par Sa Gracieuse Majesté Victoria.

Sans savoir encore ce qu'il allait faire, elle dit à son père que, puisque telle était sa volonté, elle était disposée à tout.

Le soir tomba. Une multitude d'équipages s'arrêtaient devant les portes du palais, qui semblait en fait une demeure enchantée. Les galeries, magnifiquement éclairées, offraient un aspect superbe, de même que les salons, décorés avec tout le luxe convenant au rang des mariés.

Lord Darington faisait les honneurs du salon.

À chaque instant l'huissier annonçait de sa voix solennelle un nom illustre, et des familles prestigieuses peuplaient les salons.

On devait signer le contrat de mariage vers dix heures du soir.

Son père conduisit Émeline au salon. Celle-ci n'avait pas aperçu Ernest de toute la journée. Il arriva enfin. Il semblait très ému ; il la salua

affectueusement. Il se sentait très fier de recevoir toutes ces félicitations qu'on lui adressait.

Avant d'en venir au moment de la signature du contrat nous conterons par curiosité certaines particularités de ce soir-là.

On allait procéder à la cérémonie nuptiale quand l'huissier annonça les noms suivants :

— Son Altesse Royale le Prince de Galles.

Le futur roi de Grande-Bretagne, de fort belle prestance, fit son entrée et toute l'assemblée le salua. Lord Darington s'avança et le remercia de l'honneur qu'il faisait à sa maison en lui rendant visite un jour de liesse comme celui-ci. L'aimable prince lui répondit par des propos affectueux et forma des vœux « pour le bonheur de l'héritière de l'un des plus fermes piliers de la nation anglaise ».

Puis on annonça :

— Le très illustre poète, couronné de lauriers, Alfred Tennyson.

Le vieillard immortel fit son entrée dans le salon.

Le Prince de Galles céda le siège d'honneur au vieux maître, s'installant à sa droite.

L'huissier annonça encore :

— Son Excellence Monsieur l'Ambassadeur de Sa Majesté le tsar de toutes les Russies, prince de Gortschakoff\*.

Puis :

— L'Illustre Américain, Son Excellence Monsieur le Général don Antonio Guzmán Blanco\*\*.

Et ainsi de suite.

On voit donc alors que toute la haute société, les princes, les diplomates et les illustres membres de la noblesse se trouvaient présents lors de cette mémorable soirée.

Gortschakoff et l'Illustre Américain retinrent l'attention générale.

Quelques vieux lords, leur lorgnon perché sur le nez, examinaient Guzmán Blanco avec curiosité.

---

\* Prince Alexandre Mikhaïlovitch Gortchakov, 1798-1883, éminente personnalité politique russe.

\*\* Antonio Guzmán Blanco (Caracas 1829 -Paris 1899). Homme d'État vénézuélien, président du Venezuela de 1870 à 1877, de 1879 à 1884 et de 1886 à 1888. Autocrate, surnommé en effet l'« Illustre Américain ».

C'était un homme de magnifique prestance; un empereur oriental par son aspect imposant; un musée ambulant de numismatique, avec sa poitrine constellée de décorations et son uniforme bizarre et chamarré.

Un ministre américain présenta lord Darington à l'Illustre Guzmán Blanco qui, après lui avoir récité et brandi sous le nez ses lettres de noblesse et ses blasons prestigieux, offrit au marié la médaille du Libertador de première classe, et fit à la jeune épouse un cadeau royal.

Oh, quelle fête ce fut là! Quel tourbillon de couleurs, de bijoux magnifiquement sertis! Les gorges de cygnes des Anglaises s'ornaient de magnifiques colliers; les perles précieuses, l'or et les diamants resplendissaient en fulgurants éclairs sur leurs bras, leurs mains et leurs cheveux.

Ces messieurs guindés de l'aristocratie londonienne passaient en ployant le genou devant les dames et les célébrités. Le si traditionnel frac régnait partout en maître et le ruban rouge de la Légion d'honneur ornait plus d'une boutonnière.

Résumons par égard pour le lecteur.

La cérémonie se déroula avec une splendeur suprême.

On fit honneur aux fameuses caves de Darington Castle; le buffet fut abondamment visité; et il devait être à peu près minuit lorsque les superbes chevaux entraînèrent les équipages des invités, leurs fers faisant jaillir des étincelles des pavés de la rue.

Alors que l'aube pointait, les lumières du palais commencèrent à baisser.

Peu de temps après le silence régnait. Il ne faisait pas de doute que les maîtres des lieux, fatigués, tous heureux, dormaient et contemplaient en songe des paradis illuminés d'astres roses.



Lorsque l'assistance se fut retirée, le vieux lord bénit les époux et, se dirigeant vers ses appartements, il leur souhaita le bonsoir.

Émeline tremblait. Alors seulement elle comprit ce qu'elle avait fait. En passant le seuil de la chambre nuptiale elle se sentit presque défaillir. Le comte la laissa en paix et, après lui avoir prodigué quelques caresses et lui avoir répété de douces phrases d'amour, il se retira dans la pièce aménagée à son intention au palais.

Là il écrivit plusieurs lettres. Au bout d'une demi-heure, plein d'impatience et plus amoureux que jamais, il se dirigea vers la chambre nuptiale.

Une lampe éclairait faiblement ce temple sacré du bonheur. Il entendit la respiration irrégulière de son épouse ; sur la pointe des pieds il s'approcha de sa couche et la contempla, en extase.

Alors seulement il put admirer dans toute sa plénitude la beauté de la riche héritière de lord Darington.

Elle était blonde comme un épi, blanche comme le lait, et ses yeux bleus semblaient deux saphirs à demi sertis dans des broches d'or. Ses lèvres fraîches et rouges comme deux pétales d'œillet invitaient au baiser, et son sein presque dévoilé qui s'élevait et s'abaissait au gré de sa respiration, évoquait le nid de marbre poli des deux colombes d'argent de Cythère.

Le comte, plein d'émoi et d'une soudaine ardeur, allait peut-être donner à son épouse le premier baiser lorsque retentit un fort coup de sifflet, très particulier et étrange.

Troublé et saisi d'étonnement, il tendit l'oreille et écouta.

Le coup de sifflet retentit à nouveau, et plus fort. Alors, ce qui ressemblait à un amer désespoir se dessina sur son visage..... et il murmura ces phrases :

— Par le Christ ! Nous sommes le 15 juin.... J'enrage ! Et à quel moment !.... Mais il le faut.... Honorons nos engagements.

Il s'écarta du lit sans bruit, repartit en direction de sa chambre, prit un revolver et le mit dans sa poche, s'enveloppa en silence d'une cape, descendit les escaliers, parvint à ouvrir les portes et se retrouva dans la rue.

Le jour s'apprêtait à se lever.

Non loin de la porte par laquelle il venait de sortir se tenait un homme, lui aussi dissimulé jusqu'aux yeux. On eût dit un agent de police, mais son haut-de-forme montrait qu'il n'en était rien.

Sitôt dehors, le comte se dirigea vers l'homme qui dissimulait son visage. Avant d'arriver à sa hauteur il s'arrêta et prononça un mot étrange, et on lui répondit de même.

C'est alors que commença ce curieux dialogue, en français :

— Je commençais à croire que, tout occupé de votre mariage, vous aviez oublié l'engagement souscrit...

— Vous vous trompez. Je n'ai pas oublié un seul instant aucun d'entre vous.

— Et alors ?

— Alors....

— Je veux dire que le jour fixé est venu : demain.

— À quelle heure ?

— À midi sonnant.

— Où ?

— Dans la maison de la City.

— Tous seront présents ?

— Tous sauf moi, car je rentre à Paris pour m'occuper d'affaires importantes.

— C'est bien.

— Vous savez à quoi vous êtes engagé ?

— Parlez.

— Alors écoutez-moi.

Et ils échangèrent quelques mots en secret.

— En ce cas – conclut le comte – je serai prêt à l'heure dite. Mais dites-moi, ne croyez-vous pas que mon mariage, qui est presque votre œuvre, représente pour les affiliés une étape décisive ?

— Je le crois, mais vous comptez un ennemi puissant parmi nous. Pas trop redoutable, puisqu'il est sous mon influence.

— Qui ?

Ils parlèrent à nouveau en secret.

— De fait – dit le comte – je m'en doutais. Le baron se conduit d'une façon....

— En tout cas, pour en revenir à votre affaire, n'oubliez pas votre engagement pour demain. À midi précis, dans la maison de la City. Je vous souhaite le bonjour.

Le comte demeura pensif, tandis que l'homme masqué se perdait dans les ruelles de la rive sud de la Tamise, qui roulait en silence ses eaux troubles sous un ciel bas et bouché.

Ernest du Vernier revint vers la porte par laquelle il était sorti, l'ouvrit avec précaution, monta les escaliers et se retrouva bientôt dans sa chambre.

Là il se dévêtit et, se jetant sur un canapé, il s'endormit, non sans avoir laissé échapper ces paroles, sorties de ses lèvres à peine articulées :

— Quatre cent mille francs.... à la maison Parini et de la Cueva, de Paris.... demain.... midi..... Très bien.... Parini m'offre.... que nous soyons bientôt associés....

Dans le palais des Darington personne ne s'aperçut de la sortie du nouveau marié, le comte.

Le lendemain matin, avec toute l'affabilité de son caractère, le brave lord vint saluer « ses enfants », comme il les appelait.

— Je vous ai préparé – leur dit-il, après leur avoir parlé comme un père de leur nouvelle vie – je vous ai préparé une résidence tout à fait exceptionnelle dans un de mes châteaux, situé à quelques miles de Londres. Vous passerez votre lune de miel là-bas, tandis que ce vieillard qui vous parle rédigerá son testament. Vous savez, comte, que ma fille est l'une des plus riches héritières de...

— Monsieur – l'interrompit du Vernier.

— Non, non, ne vous méprenez pas, mes propos sont bien simples. Bien sûr, il est vrai que vous le saviez déjà; cependant, maintenant que mon devoir est de vous considérer comme mon fils, il est juste que vous entendiez....

— Je vous en prie, monsieur, ne parlons pas de cela.

— Quoi qu'il en soit, je suppose que vous partirez dès aujourd'hui pour le château. Il sera en fête; et on vous recevra là-bas comme le couple royal à St James.

— Pardonnez-moi – expliqua le comte – mais il m'est impossible de partir aujourd'hui. Des affaires de la plus haute importance me retiennent à Londres. Si cela vous convient, d'ici deux jours.... – dit-il à sa jeune épouse, qui n'avait pas prononcé un seul mot jusqu'alors.

— Je suis à votre disposition – répondit-elle.

Jusqu'alors, le jeune archer Cupidon n'avait encore allumé aucune flamme dans l'âme d'Émeline.

Elle aimait son mari comme on aime un proche parent.

Son père était le seul objet de son adoration. Celui-ci lui avait dit : « Je veux te voir mariée ».

Et elle s'était pliée à son désir, comme quand il lui disait « Mets la robe mauve que je t'ai achetée », ou « Joue-moi au piano un nocturne de Chopin », ou encore « Viens près de la cheminée et lis-moi *Le vicaire de Wakefield*, d'Oliver Goldsmith ».

— Il en sera fait ainsi – répliqua le vieillard – puisque tel est votre souhait.

Et il ordonna à son majordome que l'on dételât les voitures.

Émeline se retira dans son oratoire.

À onze heures et demie, le comte Ernest descendait d'une voiture de louage devant une maison à l'aspect mystérieux, à un carrefour de la City.

Devant le portail de la maison se trouvait un garçon robuste, un marin apparemment. Bonnet enfoncé, col ouvert, les bras nus, gros comme des cuisses, des souliers plutôt grossiers, un couteau à la ceinture et une pipe noire dans la bouche.

Alors que le comte se préparait à entrer, il s'interposa.

— Halte! - lui dit-il. On ne passe pas.

— Insolent! - s'exclama celui-ci, tirant de l'une de ses poches une médaille qu'il montra à la brutale sentinelle.

Celui-ci l'examina, se découvrit, céda le passage et grogna :

— Je ne savais pas.... Comme vous êtes si nombreux maintenant....

Dans la maison il y avait un très long escalier qui conduisait aux étages supérieurs.

Ernest le gravit, mais, au lieu de gagner le deuxième étage, il s'arrêta à mi-chemin, se baissa et poussa adroitement l'une des marches; celle-ci céda et dévoila un autre escalier qui conduisait à une galerie souterraine. Le comte descendit, le passage secret se referma et il continua jusqu'à un salon éclairé, tapissé de rouge. De nombreuses autres personnes se trouvaient là.

On parlait, mais à voix basse.

Sur les murs qui, bien que luxueux, étaient dépourvus de tout ornement, se trouvaient des panoplies couvertes d'armes de différentes sortes.

Au centre de la salle, éclairée par de brillants becs de gaz, on voyait, entourée de fauteuils, une longue table couverte d'un tapis vert.

Lorsque le comte entra tous s'avancèrent pour l'accueillir, sauf un.

Il s'agissait d'un homme d'une trentaine d'années qui, apparemment anéanti par un terrible désespoir, demeurait le front posé sur les mains, presque indifférent à ce qui se passait autour de lui.

Soyons clairs.

Le mystérieux endroit où s'était rendu le comte du Vernier était un tripot de luxe.

Mais pas un cercle de jeux ordinaire. En aucun cas.

Il y avait en ces lieux un secret, inconnu de la plupart de ceux qui s'y réunissaient, un secret qui fut la terrible cause des malheurs de la mystérieuse jeune femme aimée de Marcelino Gavidia, comme on le verra le moment venu.

Après avoir salué ceux qu'il connaissait, le comte s'assit à la table. Il sortit un portefeuille et, s'adressant à un personnage rondouillard, le teint rubicond et engoncé dans un paletot :

— Baron de la Cueva – dit-il – je suis venu honorer ma promesse. Tenez.

L'interpellé prit le portefeuille et en tira un papier qui disait :

« Moi, Ernest, comte du Vernier, déclare céder à la banque Parini et de la Cueva, de Paris, mes possessions du Vernier, sur la rive gauche du Rhône, annulant de ce fait la créance de deux cent mille francs que cette société possède à mon encontre. De même je cède à cette société l'hôtel du Vernier, situé près de la place de la Concorde, ce qui couvre l'intégralité de ma dette. Comte du Vernier. Fait à Londres, le 15 juin 18..... »

— Je n'exigeais pas de vous un tel sacrifice – dit le gros homme en faisant disparaître le portefeuille dans l'une de ses profondes poches. Cependant il vous fallait prouver que vous êtes un homme de parole. Bravo, comte du Vernier! Messieurs, voici l'héritier millionnaire de lord Randolph Darington.

Tous portèrent alors leur attention sur Ernest qui, d'un regard, réprimandait l'impertinent.

L'homme qui se tenait tête basse, en entendant le nom de Darington, se redressa et se rapprocha du comte.

— Monsieur — lui dit-il — êtes-vous l'époux de mademoiselle Darington ?

— Pour vous servir.

— Savez-vous si elle a toujours à son service une dame âgée, son institutrice ?

— Du nom de Jeanne Springfield ?

— Oui. L'avez-vous vue ?

— Elle se trouve presque toujours au palais des Darington.

— Je vous remercie infiniment.

Et il retomba dans son profond abattement, jusqu'au moment où, entendant la voix aiguë de monsieur de la Cueva qui criait « La partie va commencer ! », il se dirigea vers le sinistre tapis vert, s'exclamant tout bas :

— Ma pauvre mère ! Pauvre Sarah ! Qui sait si vous me reverrez jamais !

Comme par enchantement une roulette apparut au centre de la table. À un signal tous les présents se regroupèrent autour, les yeux avides et affichant toutes sortes d'expressions.

L'un souriait, les poches bien garnies, songeant à les remplir encore davantage ; l'autre s'arrachait les cheveux avant de tenter sa chance ; ici quelqu'un comptait les épaisses liasses de billets de banque qu'il devait miser tandis qu'un autre, les bras croisés, attendait impassible ce qui allait se produire.

Tous ces hommes dépravés appartenait à la plus haute société.

Tous sauf un : celui qui avait interrogé le comte.

N'importe lequel parmi les autres avait des armoiries, de très anciennes lettres de noblesse et de vieux parchemins soigneusement archivés et où se pavanaient, sur des champs fort divers, des aigles rampants, des griffons, des chaudrons et toute cette panoplie clinquante dont font étalage dans le monde de la noblesse les premiers nés des grands lignages.

Nous ne décrivons pas une scène de jeu.

Nous allons passer rapidement en revue les événements de ce jour-là. Mais nous nous arrêterons sur un terrible événement qui se déroula sous le regard de ces disciples de Vilhán\*.

Nous le raconterons tel qu'il s'est produit.

C'est un fait avéré que tout le monde peut voir décrit dans tous ses détails dans les *Annales* de la Police de Londres.

L'or brillait en monceaux sur la table.

La musique démoniaque de la boule d'ivoire ne cessait de retentir, à peine interrompue par les exclamations des chanceux et des malchanceux.

Lugubre alternative.

La joyeuse et vigoureuse interjection et le juron amer du désespoir.

— Si vous en avez besoin.... — dit la Cueva à du Vernier en lui faisant un signe d'intelligence. Celui-ci reçut des mains du banquier une liasse de billets, et commença à jouer.

Le sort lui fut si favorable que, peu de temps après, toutes les respirations semblaient suspendues ; car tous étaient subjugués par ce prodige du tapis vert.

À côté de du Vernier s'amoncelaient des billets et des pièces, des ordres de paiement, des reconnaissances de dettes, puis des bijoux, enfin des promesses.

Le dieu effrayant des joueurs lui était favorable ce jour-là.

Il n'y avait plus personne qui pût lui tenir tête. Les trésors engrangés étaient sur le point d'être tous canalisés vers les énormes coffres du banquier quand le jeune homme qui, un peu plus tôt, s'était adressé à du Vernier, posa sur la table un rouleau de livres sterling.

Tous se retournèrent pour le regarder. Il était pâle, tremblant.

La roulette fut lancée et le comte gagna.

Le jeune homme devint livide.

Il sortit un autre rouleau et misa. Il perdit encore.

Tout ce qu'il possédait y passa.

Enfin il misa sa montre et fit un mouvement que personne dans l'assemblée ne remarqua.

Lorsque la boule qui, dans sa course rapide, semblait rire d'un rire infernal, s'immobilisa sur le numéro du comte, un coup de feu retentit.

---

\* Tenu pour l'inventeur du jeu de cartes en Espagne



Le malheureux jeune homme s'effondra baignant dans son propre sang. Son crâne avait éclaté. Un morceau de sa cervelle vint souiller le tas d'or du gagnant si chanceux.

— Qui était ce malheureux? — demanda du Vernier, impressionné, au banquier.

Jacob Springfield, caissier de la banque « Union » de Southampton.

## VII. QUI ÉTAIT JACOB SPRINGFIELD

Un ancien secrétaire du noble lord Darington, du nom de Robert Springfield, un jour, dans une forêt, sauva la vie de son maître.

Voici comment. Un gros sanglier était poursuivi par le jeune Randolph qui, ayant manqué son tir et étant tombé de cheval, se trouvait sur le point d'être taillé en pièces par la bête.

Robert, qui se trouvait tout près, fit un bon et s'interposa prestement entre eux. Le sanglier le chargea ; mais il se montra si habile à manier son couteau de chasse que quelques minutes après l'accident l'animal saignait à flots, le poitrail ouvert.

Il faut dire que le valeureux Robert fut sérieusement blessé au bras ; ce dont il se vantait, car il disait : « Je vais de la mort le plus noble des gentilshommes de Grande-Bretagne.

Cela lui valut d'être promu au rang d'administrateur de toutes les propriétés de lord Darington. Et lorsque notre homme, sans manières ni chichis, annonça à son jeune maître : « Je vais me marier », celui-ci le félicita pour ce magnifique projet et s'engagea à verser une dot substantielle à la promise qui, âgée de dix-huit ans, était un beau brin de fille et se prénomma Jeanne.

Jeanne devint l'épouse de Robert Springfield et par conséquent elle vint vivre avec son mari dans un bel appartement, sous le toit protecteur de la vieille demeure des Darington.

Jeanne avait reçu une excellente éducation.

Aussi, lorsque le riche lord devint père, c'est à elle qu'il confia la charge de préceptrice de l'unique héritière de son bienfaiteur.

Robert eut deux enfants qui furent les protégés de lord Darington : Jacob et Sarah.

Le premier reçut une brillante éducation dans l'un des meilleurs collèges de Cambridge. La seconde, à l'époque de notre récit, se trouvait à Paris pour se perfectionner dans l'étude du piano et, selon la rumeur, elle

était aussi célèbre et habile qu'une artiste confirmée. Tous les frais étaient à la charge du noble lord, comme on le sait. Celui-ci était parvenu à placer Jacob comme caissier dans l'une des principales banques du Royaume-Uni, la banque « Union » de Southampton.

Jacob Springfield se faisait remarquer par son amour du travail et sa probité sans faille.

La confiance que ses supérieurs avaient déposée en lui était mieux préservée encore que les millions de petits sacs en monnaie or qu'abritaient les caves de la banque « Union ».

Grâce à ses économies le jeune homme avait amassé un petit capital lorsqu'il fit la connaissance d'un riche Italien appelé le vicomte Renato Parini.

Le vicomte Parini fut le démon tentateur de cette âme innocente et c'est lui qui le poussa dans le précipice : le jeu.

Il lui démontra, habile et rusé, combien il lui serait facile de devenir un banquier prospère, s'il se lançait avec discernement sur le chemin de la fortune.

Au début, Jacob repoussa les insinuations de Parini. Puis il commença à jouer et il eut de la chance. Il joua encore, et sa chance persista.

Et le malheureux se retrouva en proie à cette maudite fièvre infernale qui vous entraîne vers les tripots.

Puis ensuite il commença à perdre. Si la roue qui tourne, au début, l'avait porté au pinacle, désormais elle le précipitait dans l'abîme.

Entraîné par son vertige il n'eut cure que son devoir, au fond de sa conscience, lui crie : arrête-toi, tu es sur une pente fatale !

Son capital fut bientôt épuisé.

Il avait ses entrées à toutes les réunions secrètes des joueurs les plus en vue. Il s'y lia avec de nombreux membres de la haute noblesse et de la haute société, Anglais comme étrangers.

Un soir il n'eut plus rien à miser, et il demanda une avance à son supérieur.

Une autre fois – funeste jour ! – une liasse de billets sortit des caisses de la banque et se retrouva dans le portefeuille de Jacob.

C'était l'ultime recours.

Il s'enfuit à Londres. Outre le portefeuille, il emporta un pistolet et se dirigea vers la mystérieuse maison de la City, déjà familière au lecteur.

C'est là que survint le drame épouvantable mentionné plus haut.

Qu'advierait-il de sa pauvre mère quand elle apprendrait ce malheur si accablant ?

Et ainsi donc, puisse rester gravé dans la conscience de celui qui lit ces pages que le comte Ernest du Vernier a assassiné Jacob Springfield en lui arrachant, par la magie répugnante et terrible du hasard, jusqu'à sa montre qui, posée sur la table, marquait la dernière heure de l'infortuné joueur.... Un assassinat anonyme !

## VIII. PARINI ET DE LA CUEVA, RUE MICHELET, N°..... PARIS

Qui, dans le monde des affaires, ne connaît pas ces célèbres banquiers ? Ils sont les rois de la hausse et de la baisse. La Bourse est leur champ clos.

Cette signature vaut presque autant que celle du baron de Rothschild lui-même.

« Parini et de la Cueva » sont les autocrates de l'or. Ils ont une grande banque à Paris et une succursale à Londres.

Ces deux mots, « débit » et « crédit », sont pour eux les symboles de gains mirobolants et pérennes.

Mais, laissons de côté pour un moment cette maison réputée, que nous avons juste souhaité faire connaître au lecteur, et revenons au palais des Darington.

Le lendemain de la scène de la *City*, lord Randolph, ayant chaussé ses lunettes, lisait tranquillement le *Times*. À peine avait-il déployé son journal qu'il fit un bond dans son fauteuil, et ressentit un profond chagrin.

Il venait de lire ce fait divers :

« La police a découvert hier au soir, dans l'une des rues de la *City*, le cadavre d'un homme dont les papiers trouvés dans ses poches ont permis d'établir l'identité : son nom est Jacob Springfield. On suppose qu'il a été victime d'une agression la nuit dernière. Il a reçu une balle dans la tête qui, indubitablement, a causé sa mort. Dans son portefeuille on a trouvé une lettre avec cette inscription : *Pour ma mère Jeanne Springfield*. Cette lettre se trouve au Bureau Central – *Central Office* – de la Police, où on peut la retirer. »

— Pauvre Jeanne ! — s'exclama lord Randolph. Voilà qui va causer sa mort. Mais comment pareille chose a-t-elle pu se produire ?

Une lettre de Southampton qu'il reçut un peu plus tard dissipa ses doutes.

Le directeur de la banque «Union» y expliquait la disparition infamante de Jacob, et ajoutait : « Eu égard à son honnêteté passée et afin de ne vous occasionner, à vous, aucun préjudice, la banque ne révélera pas le secret de la fuite de son ex caissier. »

Le comte Ernest se trouvait également présent, auprès de son épouse, lorsque la vieille institutrice se présenta, pleurant à chaudes larmes.

— Ah, *milady, milady!* Mon fils! — s'exclama-t-elle sur un ton déchirant.

Le comte frémit. Cette malheureuse femme et ses lamentations fendaient le cœur. Elle pleurait sans retenue, et ses larmes inondaient son visage ridé, revêtu de la pâleur d'une infinie douleur.

— J'ai reçu une lettre de lui — poursuivit-elle — qu'il m'a écrite avant de mourir, avant qu'on ne l'assassine! Lisez, *milady*, je vous en supplie, et dites-moi si je ne suis pas la plus malheureuse des mères. Ma pauvre Sarah souffrira tout autant que moi. Oh, mon Dieu!

Émeline prit la lettre que lui tendait la vieille femme et la lut à voix basse; tandis que le comte, le regard fixé sur le visage dévasté de la vieille dame, croyait entendre sa conscience lui dire : « C'est toi l'assassin ».

Voici la lettre :

« Mère : M'écartant du chemin du devoir je me suis précipité dans un abîme dont je ne peux désormais plus m'échapper. Le jeu a causé ma ruine. Quand tu recevras cette lettre, qui sait ce qu'il sera advenu de moi. Je tenterai le tout pour le tout. Si je gagne, je jure de ne jamais retomber dans ce vice; si je perds, je m'enfuirai d'Angleterre ou je ferai je ne sais quoi encore. Pardonne à ton fils. Jacob.

À madame Jeanne Springfield »

Lord Randolph s'approcha immédiatement d'elles. Ses premiers mots furent pour consoler Jeanne.

— Il faut — lui dit-il — que vous rencontriez Sarah pour la prévenir. Maintenant — ajouta-t-il en se tournant vers Ernest — je suis d'accord avec vos propositions de ce matin. C'est entendu. Vous irez à Paris. Ainsi vous pourrez emmener Jeanne avec vous, pour qu'elle voie sa fille. À votre retour vous les ramènerez toutes les deux. Je vais donner des ordres pour qu'on vous prépare dans cette ville un logement digne de vous. »

— Excusez-moi – dit Ernest. Pour ne vous causer aucun tracas, j'ai déjà écrit à mes correspondants dans la capitale, dans cette même intention. Je vous remercie pour ces attentions, monsieur.

— Je pensais – répliqua le lord un peu froissé – que j'avais voix au chapitre pour le voyage de mes enfants.

Il y eut un long intervalle de silence, seulement interrompu par les sanglots de l'institutrice.

Le comte se retira dans son cabinet, quittant le reste de la compagnie. Une fois là il écrivit ce message :

« Voyage effectif. Logement de grand luxe. Arrivée prochaine. Signerai contrat de société. Messieurs Parini et de la Cueva, rue Michelet n°... Paris. »

Et il le fit télégraphier.

Paris est le chaos.

Victor Hugo a dit que c'était le cerveau du monde et, depuis lors, nous sentons au fond de nous quelque chose qui nous titille et nous pousse à croire que le monde est fou.

Que le lecteur imagine un peu, le monde avec un tel cerveau ! Dans une gigantesque cornue, fabriquée dans les ateliers divins grâce au feu des soleils, le Bon Dieu a placé, en petits bouts, le Paradis de ce coquin de Mahomet, et l'Enfer du visionnaire Dante. Il y a vidé ensuite la boîte de Pandore, et y a fait entrer toute une foule de petits amours avec leurs flèches, suivis en file indienne par les chœurs païens des plaisirs. Mais ils ne sont pas venus seuls ; après eux, les chagrins et l'amertume. Puis le Père Éternel a secoué sa cornue, remué, mélangé, brassé et, déversant son contenu sur la face de la terre, il s'est exclamé : Que Paris soit ! Et Paris fut.

La Seine, profonde, est le fleuve de la confusion.

On dirait un Acheron sous la blanche lueur du firmament.

Sur ses eaux troubles et lentes glissent les barques légères des bienheureux qui, au son jovial de leurs chants, frappent l'onde de leurs rames ; et là ils boivent jusqu'à la dernière goutte, dans des coupes de Bohême sans éclat, le vin bouillant du plaisir, juste importunés d'être parfois éclaboussés par l'écume que soulèvent en tombant dans le fleuve profond le malheureux qui a perdu une fortune ou l'espoir, et l'infortunée qui, désormais sans honneur, trouve dans le suicide un sinistre refuge à son désespoir.

Ne trouvez-vous pas que Paris est vraiment très gai ?

Les équipages rutilants de mille millionnaires peuvent bien écraser les mendiants sous leurs roues, la Morgue a besoin de cadavres et les journaux de faits divers.

Voici l'immense Bois de Boulogne avec ses millions d'arbres qui ont vu défiler pendant de longues années d'éternelles processions de grandeurs. C'est là-bas que nous nous dirigerons avec la lampe magique du romancier,

\* Pianiste, compositeur et chef d'orchestre italien (1839-1914)



sans que les passants ne nous importunent; sans que quelque cocotte ne se pendre à notre bras; et sans qu'aucun nécessiteux nous tende la main en chemin, quémandant un sou pour déjeuner.

Oh quelle animation, quel luxe, quelle magnificence!

Les longues files de voitures ne cessent de se succéder dans un passage incessant. Ici un élégant landau, orné d'une couronne ducal, emporte de charmants minois; là une victoria conduit un banquier, ou un diplomate; et c'est une succession de chaque instant; des hommes, des femmes, des garçonnetts, des fillettes, de toutes les tailles, des brunes, des blondes, des cheveux roux, des cheveux foncés, des cheveux blancs. Chaque femme est un merveilleux écrin de pierres précieuses, sans que cette image soit prosaïque. Les militaires portent des uniformes chatoyants; les adeptes du sport montent des bêtes magnifiquement harnachées, la cravache dans leur main droite gantée, tandis que l'animal caracole et fait de capricieuses courbettes, ou s'enlève d'un trot d'enfer, en faisant claquer les fers de ses sabots.

Mais que voyons-nous approcher, qui prive le soleil de son éclat et aveugle les foules?

Qui d'autre que l'Illustre Américain, don Antonio Guzmán Blanco, couvert d'or et de passementeries, miroir des chevaliers d'aujourd'hui, opprobre de ceux d'antan, plus riche que Montecristo, prodigue tel un monarque, Mécène des étrangers et ogres de sa pauvre patrie! Celui-là même qui, ce soir, dans ses salons, donnera une grande soirée en l'honneur de Affendi-Medja, neveu du Shah de Perse, son « grand et brave ami », à laquelle se pressera rien moins que tout ce que Paris compte actuellement de sang bleu.

Et cet autre qui se trouve à côté de lui?

C'est Tito Mattei, le célèbre pianiste qui se produira au cours de cette fête et recevra en cadeau, des mains de Guzmán Blanco, la somme de cinq mille nationales et le buste de Bolivar.

Nous avons simplement, lecteur, à vous présenter ces deux personnages; ceci étant fait et avec votre permission, nous passerons directement dans les salons de l'Illustre Américain, où se déroulera une partie de cette véridique histoire.

## X. LA DISCIPLE DU MAÎTRE

Le neveu du shah de Perse, arrivé depuis peu à Paris, reçoit de la part de l'ex-président de la République du Venezuela, un accueil royal. Dans ces salons, où peintres et tapissiers ont accompli des prodiges, où miroirs et trumeaux sont de véritables joyaux, tant ils sont précieux; où vases de Venise et potiches de Canton, sur des consoles ouvragées, sont un enchantement pour les yeux; ici, dans le quartier le plus aristocratique de Paris, se trouvent réunis de nobles dames du grand monde, des diplomates guindés, d'opulents banquiers, des auteurs illustres, des artistes de renom, tout ce que la grande capitale compte de plus brillant et de plus ostentatoire par le nom ou par la fortune.

La colonie américaine se montre fière de ses beautés. Ici une Colombienne spirituelle et de belle allure; là une Péruvienne piquante avec des yeux comme des étoiles, le bras potelé, la taille de nymphe et un petit pied de Cendrillon; là encore une Chilienne, avec des allures de reine, des pupilles comme des nuits d'encre, une démarche d'antilope africaine, un bras délicieusement tourné qui enchanterait les muses, des lèvres de feu et une abondante chevelure qui tombe sur son cou en tresses de jais, comme des écheveaux de soie lustrée.

L'illustre déploie toutes ses simagrées.

Le paon du Venezuela arpente les lieux en se rengorgeant comme une fille bien plantée, avec toutes ses fanfreluches. Il a jeté l'or à pleines mains pour honorer le neveu de son camarade de Téhéran. Il bombe le torse, il sourit avec suffisance et, alors que nobles et grands de ce monde le saluent, il se dit à part lui : Je suis heureux.

Un fort beau piano Erard attend que la main du maestro Mattei arrache à ses touches des torrents d'harmonie.

Le vieux musicien fit son apparition, offrant son bras à une jeune fille d'environ dix-huit ans; cheveux noirs, des yeux en amande, noirs également; et blanche comme un lys.

Il s'agit de son élève, dont il ne se séparait jamais; celle dont les journaux ont tant parlé; celle qui accompagne le maître où qu'il aille; l'élève qu'il préfère en raison de son jeu plein d'habileté, de son esprit précoce et dont *Le Figaro* dans l'un de ses articles a pu dire qu'elle était «la fée des symphonies».

Elle s'appelle Sarah Springfield et c'est lord Randolph Darington qui l'a envoyée à Paris, afin qu'elle devienne, comme on dit, une véritable étoile. Mais une étoile privée, qui n'enchantera que les salons du magnat anglais.

Mattei s'avança donc en compagnie de cette belle enfant, et ils furent accueillis par des murmures d'admiration.

On annonça qu'elle interpréterait seule une brillante fantaisie.

Elle s'assit au piano et l'on n'entendit plus un seul murmure. Tout le monde était suspendu à cette belle jeune fille.

Dès les premières notes il apparut qu'il s'agissait là d'une artiste au plein sens du terme. Chaque touche, au contact de sa main, devenait une boîte à musique enchantée.

Les notes s'échappaient de l'instrument comme les oiseaux d'une cage, qui en s'envolant auraient déployé toutes les richesses de leurs trilles et leurs roucoulades. Elles s'élevaient, joyeuses, mêlées comme dans un tourbillon harmonique, jusqu'aux sonores accords du crescendo, puis elles retombaient, comme portées sur le souffle fragile d'ailes impalpables, tristes comme un chœur de soupirs, jusqu'aux faibles pulsations du pianissimo. D'abord le rugissement de l'ouragan qui se déchaîne et parcourt la forêt en déracinant des troncs et en faisant vibrer sur les sommets les hautes branches des pins, harpes des tourmentes; puis le nid qui pépie dans la forêt; le zéphyr qui se glisse entre les roses, galant qui susurre de douces choses; le gémissement qui s'éteint, la plainte silencieuse, et le trémolo paisible et comme lointain qui évoque le balbutiement du rythme ou le vagissement des génies nouveaux nés de la mélodie. Oh! Quel puissant talisman se trouve entre ces petites mains si blanches, et dans ces pieds minuscules qui concentrent, juste dans le clavier et les pédales, tout l'heureux royaume de leurs accords et de leurs cadences!

Un tonnerre d'applaudissements parcourut la salle lorsque la jeune fille eut terminé. Guzmán Blanco s'empressa de lui offrir son bras. Il félicita

Mattei d'avoir une telle élève et elle d'avoir un tel professeur, puis il entama de suite une longue conversation avec Sarah.

— Je regrette, mademoiselle – lui dit-il entre autres choses – qu'il n'y ait pas de médaille du Libertador pour les femmes, car si tel était le cas, je vous la décernerais.

Mais passons à un autre chapitre.

... parce qu'autrement je vous décorerais. Et il poursuivit :

— Vous êtes anglaise ?

— Oui – répondit-elle – de Londres.

— J'ai séjourné à Londres – continua Guzmán Blanco. Et à dire vrai j'y suis très aimé. Il y a des gens fort aimables. Surtout mon ami Gladstone\* et Victoria. Je mange toujours en leur compagnie. Quand je vais chez Gladstone Victoria est fâchée; et quand je vais chez Victoria, c'est Gladstone qui se fâche; et donc je ne sais plus que faire entre Gladstone et Victoria.

Sarah le regardait avec curiosité.

L'Illustre poursuivit :

— Je suis Délégué Extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire de mon pays en Europe; et je suis actuellement en pourparlers pour qu'à Londres une rue porte le nom Guzmán Blanco. Bien entendu, ce sera une marque d'amitié envers le Venezuela où tout se nomme Guzmán Blanco. J'ai déjà commencé à œuvrer en ce sens, et je peux compter sur de nombreux amis qui me soutiennent dans votre pays; lord Derby, Rotschild, le duc de COUNAUGHT, lord DARINGTON....

— Vous connaissez lord Darington? – demanda vivement la jeune fille.

— Si je le connais? Il y a peu je me trouvais dans son palais, à l'occasion du mariage de sa fille avec mon ami le comte du Vernier. C'est mon ami le ministre américain à Londres qui m'a présenté à lui. Ah! Ce fut une soirée fastueuse. Mes amis le Prince de Galles et Alfred Tennyson étaient là aussi. J'ai décerné à cette occasion au comte du Vernier la médaille du Libertador, et j'ai écrit à mon ami Darington à l'occasion d'une épreuve qu'il a subie et dont les journaux ont beaucoup parlé.

\* Gladstone (1809-1898) fut quatre fois Chancelier de l'Échiquier et quatre fois Premier Ministre, entre 1852 et 1894.

— Une épreuve ? – questionna la jeune fille, effrayée.

— Oui, la mort d'un jeune homme, son protégé....

Sarah devint d'une pâleur cadavérique.

— Que dites-vous ? – demanda-t-elle d'une voix tremblante à son interlocuteur.

— L'assassinat d'un jeune homme qu'il aimait beaucoup....

— Son nom ?

— Jacob – dit l'Illustre.

Un cri déchirant, un cri indescriptible retentit dans le salon.

Ce qu'elle ressentit ne peut être dépeint.

Que le lecteur se souvienne de ce qu'il a éprouvé s'il a contemplé, ne serait-ce qu'en rêve, alors que tout n'était que joie autour de lui, le cadavre d'un être cher.

Sarah a perdu connaissance. Tous accourent et l'entourent.

Le maître Mattei, qui avait entendu une partie du dialogue qui précède, décida de faire transporter son élève dans sa chambre au collège, non sans avoir lancé auparavant au distributeur de médailles un regard chargé des foudres de la colère.

— Mais que se passe-t-il donc ? – demanda l'Illustre, perplexe, au Maître.

— Il se passe que cet homme assassiné dont vous avez parlé à cette enfant, c'était le frère de Sarah Springfield.

La fête ne fut pas gâchée pour autant. Guzmán Blanco, après cet épisode, annonça que Gayarre \*\* allait chanter.

Et c'est ainsi que les invités se régalerent ce soir-là de moments divins, et que les coffres du pauvre Venezuela se virent dépouillés d'autant de nationales et autres bustes du Libertador.

---

\*\* Ténor espagnol (1844-1890)

## TROISIÈME PARTIE

## I. LE COMTE DU VERNIER

Il s'est écoulé un certain temps depuis les événements que nous avons racontés.

Le comte du Vernier a ouvert ses salons à Paris, où se presse la crème de l'aristocratie.

Le comte passe sa lune de miel en homme puissant et heureux.

Le comte s'amuse.

Il a une belle et bonne épouse ; et aussi de beaux et bons millions de francs dans les caisses de la banque «Parini, de la Cueva et Cie», ainsi nommée depuis qu'il est entré dans la société.

Le comte a de l'argent. Ce qui représente un bonheur qui peut conduire à la béatitude.

N'est-ce pas, jolies jeunes filles à marier ?

Mentons-nous, jeunes gandins parfumés qui donnez la chasse à une beauté si parfaite que vous la voudriez avec la dot et tout le reste ?

Méditons.

Eh bien, le fait est que la fièvre de l'or nous gagne.

Dernière nouvelle.

On désire que les enfants qui naîtront apportent dans leurs petits bras quelques chèques en attendant qu'ils puissent courir en quête d'une plus grande fortune.

La nature a omis de placer dans les menottes des bébés quelques pèsètes pour le biberon.

Pour l'instant les filles, pour être belles, doivent avoir deux livres sterling à la place des yeux.

Au lieu d'un bon jour, on se saluera d'un bon pécule.

Le plus grand compliment que l'on puisse adresser à une jolie fille, c'est celui de Bartrina \* : «Mon petit million adoré!»

Et on peut ajouter : «En or d'Amérique».



*Question* : — Et c'est la même chose partout ?

*Réponse* : — À Londres comme à Pékin, à Madrid comme à Santiago, et à Saint-Pétersbourg comme à Rio de Janeiro.

— Mais, et le devoir ?

— Il est à la baisse et coté un prix ridicule.

— Et l'amour ?

— En tant qu'article de première nécessité, on le paie bien ; mais pas s'il est platonique.

— Et la poésie ?

— Gustavo Bécquer \*\* l'a bien dit :

« .....Une ode n'a de valeur  
Qu'écrute au dos d'un billet de banque. »

— Et la noblesse, le sentiment, et l'idéal ?

— Des nêfles....

*Les auteurs, en chœur* : — Oh amère réalité de la vie !

*Le lecteur, les interrompant* : — Mais, et le roman ?

*Les auteurs* : — Nous y revenons.

Nous disions, donc, que le comte vit à Paris avec sa belle épouse, jouissant de ses millions.

Lord Darington est à Londres. Il est en compagnie de son frère Édouard, de retour des Indes et qui partira bientôt en Amérique. Et aussi de la vieille institutrice, de retour de la capitale française, où elle a laissé sa fille Sarah comme dame de compagnie de son ancienne élève, la comtesse du Vernier.

Avant de poursuivre, nous dirons qui est le comte du Vernier.

Ses titres sont déjà connus du lecteur.

Fils de parents nobles, il était devenu orphelin dès son plus jeune âge.

Un oncle fut son protecteur et, à dix-huit ans, il était le secrétaire d'un personnage haut placé, mort il y a peu, pilier des orléanistes.

---

\*\* Poète et écrivain espagnol (1836-1870)

Il était ce qu'on appelle un beau garçon et parlait la plupart des langues européennes. C'était un chasseur réputé et un duelliste distingué.

Il boxait comme un authentique champion, dépensait l'or à pleines mains, et la jouissance et les plaisirs l'avaient asservi.

Joie, joie et dissipation, une opulence qui aux yeux de tous était un éblouissement; voilà toute son équanimité.

Et avec les dames? Un don Juan.

Richardson \*\*\* en aurait fait un excellent modèle pour son héros.

Incomparable discoureur, il avait de la répartie et de l'esprit sans tomber dans la vulgarité.

Vaniteux et tiré à quatre épingles, il était toujours au fait de la dernière mode.

Et son caractère se définit à travers cette anecdote, par exemple : si un mendiant lui tendait la main et qu'il était dans le champ de vision de quelque jupon, il lui jetait une poignée de louis. Sinon, c'était un coup de pied.

C'est à Paris que lord Darington avait fait sa connaissance et qu'il s'était entiché de cette tête brûlée distinguée.

Depuis qu'on le lui avait présenté, il s'était dit tout bonnement : « Voici un excellent parti pour Émeline ».

Et le malheureux vieillard s'était efforcé d'attirer du Vernier.

Celui-ci se rendit à Londres. Il vit la situation avantageuse et la grande beauté de l'héritière, et dit « Mon ami, en voilà une aubaine ». Il demanda sa main, se maria et rentra à Paris peu de temps après.

Jusqu'ici le lecteur doit se demander : mais qu'a donc de particulier le comte du Vernier?

Et nous lui répétons : patience, nous y venons.

---

\*\*\* Écrivain anglais (1689-1761). Le héros auquel il est fait allusion est le personnage de Lovelace.

## II. LES ÉPOUX DU VERNIER À PARIS

Et voici que les salons du richissime comte sont devenus le lieu de rencontre de l'aristocratie parisienne.

Depuis leur ouverture il ne se passe pratiquement pas de jour sans qu'on annonce des thés splendides, des fêtes fastueuses, des soirées chic dont parlent les journaux de la grande ville.

C'est un grand honneur pour tous que d'être invités dans ce haut lieu de l'élégance et du bon ton.

Les divas le font retentir de leurs trilles et roucoulements et c'est là que les auteurs à succès lisent pour la première fois quelques chapitres de leurs meilleures œuvres inédites.

Banquiers, artistes, tout ce qui brille pour des raisons diverses a ses entrées et sa place dans les salons et à la table du comte Ernest du Vernier.

Et les raisons ne manquent pas pour que tous ressortent enchantés de ces lieux.

Comment en serait-il autrement, puisque deux anges y règnent, qui par leur grâce, leur beauté et leur douceur charment qui les approche ? La comtesse et sa compagne, mademoiselle Sarah Springfield, sont ces deux créatures aimables et sereines.

Pour ce qui est de la vie intime du comte, nous allons la tirer au clair.

D'abord nous l'accuserons d'indifférence puisque, s'étant marié il y a peu, sa conduite de coureur de jupons alimente déjà la rumeur dans tout Paris.

C'est un lion dans toute l'acception du terme.

Un lion pas ordinaire. On dit que c'est au point que, délaissant son épouse, il cherche comme auparavant où tendre ses filets à toutes les femmes, « depuis la dédaigneuse princesse jusqu'à celle qui pêche dans une modeste barque... »\*

---

\* José Zorilla, *Don Juan Tenorio*, acte 1, scène 12.

Ensuite nous accusons le comte du Vernier de rudesse et de grossièreté, toujours envers sa charmante moitié.

Non, c'est impardonnable. Les affaires n'excusent pas ces extrémités. On dit qu'il ne lui fait pratiquement part d'aucune de ses pensées, que lassé, peut-être dégoûté d'elle, il ne lui adresse plus le moindre mot tendre.

C'est la pure vérité.

Il est vrai que les habitués de la maison assurent que, de son côté, elle ne se montre pas moins froide envers son mari.

L'un d'entre eux, le baron de la Cueva, est allé jusqu'à prononcer ces mots : « Cette pauvre dame est une martyre de du Vernier ».

Nous allons expliquer la chose.

Le cœur d'Émeline, comme on ne manquera pas de le comprendre en fonction de ce que l'on sait déjà, n'avait éprouvé aucune des brûlantes émotions du premier amour.

Lorsque, par ce souhait innocent de son père, qui l'avait fait passer du statut de fillette à celui de femme, elle avait accordé sa main au comte, elle ne savait pas ce qu'elle faisait.

Elle s'était mariée, comme ça.

Le vieux lord lui avait parlé de cette affaire ; et elle, habituée à obéir, avait troqué les jeux de l'enfance pour les soucis de l'épouse. Rapide et funeste transition.

Il s'est produit chez elle, pour ainsi dire, un écartèlement.

Il faut préparer son esprit à un changement aussi radical. Le sien, qui n'était que celui d'une petite fille, fut soudain projeté dans un devoir froid et intimidant, avant d'avoir goûté à la tendresse douce et charmante.

Émeline, donc, n'aime pas son époux.

Elle le respecte et lui fait honneur, pour satisfaire à sa conscience de dame noble et digne.

Et par ailleurs, le comte ne se fait pas aimer.

Ses propos auparavant si délicats et raffinés sont devenus, après les premiers mois de lune de miel, durs et presque grossiers.

Il est même allé jusqu'à se vanter de ses conquêtes à la table même où, en présence de son épouse, un ami imprudent le taquinait à ce sujet.

Il a fait mieux encore ; et cela a donné lieu à des commentaires y compris dans la rubrique des faits divers des journaux républicains, où tous les nobles sont scrutés jusqu'au moindre détail : il est passé devant chez lui

en calèche, accompagné de l'une des plus célèbres Traviatas de Paris. Voilà qui est atroce.

La pauvre comtesse souffre. Et elle souffrirait bien plus encore dans sa fierté et sa délicatesse de dame distinguée si elle ne recevait pas constamment les témoignages de réconfort de son adorable compagne.

Celle-ci, depuis qu'elle a perdu sa mère, l'ancienne institutrice d'Émeline, qui a succombé au chagrin après le suicide de son fils, vit chez le comte, comme on l'a déjà dit; et sans elle l'existence de l'infortunée Comtesse serait un enfer.

Elles éprouvent l'une pour l'autre une très vive affection.

Sarah a eu de très nombreux prétendants; des partis enviables se sont présentés à elle.

Mais elle n'a pas voulu les accepter, alléguant qu'il lui est impossible de se séparer de *sa chère sœur*. C'est ainsi qu'elle nomme la comtesse.

Pendant ce temps, le comte du Vernier devient de jour en jour plus insupportable. Sa vie de scandales lui a valu une célébrité fort peu enviable.

Tout cela accroît la souffrance d'Émeline. Surtout, certaines sorties de son époux, la nuit, qui ne revient que lorsqu'il a, le lendemain, quelque affaire à régler avec son intendant.

Généralement, pour ces sorties, il est armé et dissimule son visage.

Ce mystère martyrise la pauvre femme.

Son mari courtise à coup sûr quelque femme dont les faveurs peuvent exposer au danger. C'est ainsi qu'elle explique la chose. Peut-être s'agit-il d'une femme mariée.

Un de ces jours on viendra lui annoncer : votre mari a été tué à cause de son infamie.

Pour conclure, toutes ces pensées plongent le cœur d'Émeline dans un tourment permanent.

Un jour elle en est venue à réprimander son mari.

Elle a voulu l'arrêter lors de l'une de ses sorties de minuit. Pour prix de sa sollicitude, elle s'est entendu dire :

— Madame, je vous prie de ne pas vous mêler de mes affaires. Si vous en prier ne suffit pas, je vous l'ordonne. Je pense que vous devriez être plus prudente et moins indiscrete.

Peu après les mauvais traitements continuent.

On interdit à la malheureuse de « chercher à connaître ce qui ne la regarde pas ».

Sarah conseille la prudence et la patience, et Émeline du Vernier ravale en silence son amertume et verse des larmes de honte et de fierté blessée sur le sein bienveillant de sa tendre amie, pleine de compassion.

Les soirées du comte se font de plus en plus rares.

Peu à peu les habitués désertent ses salons, car ils perçoivent que quelque chose de grave se passe dans cette maison.

Le comte Ernest, pendant ce temps, poursuit sa vie habituelle : dépensier, galant, capricieux, se faisant remarquer aux quatre coins de Paris par ses chevaux, ses maîtresses et ses scandales. *Ecce homo.*

### III. DEUX ARTICLES DE JOURNAUX

À cette époque-là, dans un des numéros de la *Commercial Review* de Londres, correspondant au mois de février 18... on publia un article qui produisit une forte commotion dans le monde des affaires et que nous traduisons ci-après :

« Faillite de la banque Parini, de la Cueva et Cie

Depuis longtemps déjà des rumeurs peu rassurantes circulaient à propos des opérations de cette banque, établie à Paris, et qui possède une importante succursale dans cette ville. On disait, entre autres choses, que l'on avait remarqué que cette banque réalisait des transactions à découvert, et pour des sommes énormes; que ses opérations reposaient sur la base d'un crédit fictif; qu'elle avait dans son portefeuille des traites non garanties, même partiellement; et enfin que l'on avait repéré dans sa gestion certaines opérations qui donnaient lieu à des soupçons légitimes.

Nous n'avions pas souhaité jusqu'à présent accrédi-ter ni autoriser de semblables rumeurs par nos affirmations, tant que nous n'avions connaissance d'aucun fondement sérieux qui en attesterait; et nous attendions des informations dignes de foi avant de nous autoriser à exprimer la moindre idée à ce sujet. Mais ce qui aujourd'hui vient d'éclater comme une bombe dans les milieux d'affaires de Paris et dans les nôtres, c'est la faillite de la banque en question provoquée, entre autres raisons, par la fuite de son caissier, Mr Josuah Humbug, dont on dit qu'il s'est emparé de tous les fonds que renfermaient les coffres de cette institution, lesquels, convertis dans notre monnaie, se montent à plus de 200 000 livres, avant de fuir vers les États-Unis.

Mais, outre un événement aussi scandaleux, qui témoigne d'une négligence coupable dans l'administration de cette banque, d'autres versions circulent, plus défavorables encore, qui tendent à prouver

que les rumeurs répandues depuis ces derniers jours n'étaient pas si dépourvues de fondement. On dit par exemple que la fuite du dit individu, malgré la somme importante qu'il a détournée et qui signifie pour la banque une perte considérable, ne pourrait à elle seule être à l'origine de la faillite totale de la banque. En effet, cet établissement de crédit, respectable jusqu'à il y a peu, faisait des opérations à hauteur de millions de francs et son actif s'élevait, estimé dans notre monnaie, à l'énorme chiffre de cinq millions de livres sterling. S'il faut en croire les rumeurs persistantes qui circulent, cependant, la vérité serait que cet actif n'atteint pas le dixième de cette somme et que le public a été victime d'une escroquerie.

Nous ne voulons pas encore avancer une affirmation aussi grave : nous nous contenterons de relayer la rumeur telle qu'elle court, en nous réservant de publier davantage d'informations à ce sujet aussitôt que la justice aura conduit l'enquête appropriée. »

À la même période le public londonien, encore sous le choc de la panique engendrée par la grave nouvelle qui précède, prenait conscience, fort consterné, de cet autre article publié dans l'éditorial de la *Pall Mall Gazette*, que nous traduisons également pour la commodité du lecteur :

« Nous nous devons de faire entendre notre voix au nom de la morale outragée ; nous devons signifier très clairement à l'Europe, au monde entier, ce qui constitue la honte et l'infamie de la société moderne. La vindicte publique exige que l'on tire au clair certaines rumeurs qui sont sur toutes les lèvres, des rumeurs que, le moment venu, nous rendrons aussi éclatantes que la lumière du soleil par la publication de certains noms qui, même s'ils sont portés par de grands personnages, sont aujourd'hui couverts de sang et d'ignominie, si les différentes allégations qui, comme nous l'avons dit, circulent dans le public, s'avèrent fondées.

Nous serons très clairs. Paris et Londres n'ont jamais connu jusqu'ici les crimes épouvantables qui sont commis, alors que leurs auteurs demeurent enveloppés de mystère.

Il y a peu, de monstrueux assassinats se sont multipliés dans cette ville, pour lesquels la police, malgré son zèle, n'est pas parvenue à



découvrir un seul indice qui puisse éclairer la piste des criminels. Cependant, le peuple a commencé à ébruiter, associés à ces faits sanglants, le nom de personnes très connues, tant dans cette capitale que dans celle au-delà de la Manche.

Un fil encore, et nous serons peut-être en mesure de dévoiler formellement ce qui est parvenu à nos oreilles ; et grâce à ce fil nous guiderons la police pour qu'elle découvre l'horrible trame qui a ému l'ensemble du public.

Désormais ce sont plus de cinquante personnes connues que l'on a retrouvées dans les rues de la City et dans plusieurs rues de Paris, baignant dans leur propre sang. Le poignard et le revolver sont les armes secrètes que les assassins anonymes ont employées pour achever leurs victimes.

On a appréhendé quelques inconnus suspects, mais on les a ensuite relâchés, car ils ont été déclarés innocents.

Cependant, comme nous l'avons dit, des noms de personnalités circulent parmi le peuple.

Pourrait-il s'agir de quelque machination politique ?

Non, puisque parmi les personnes assassinées figurent des étrangers de différentes nationalités.

De quoi s'agit-il alors ? On a remarqué que les crimes de Londres coïncident avec d'autres, à Paris, perpétrés au même moment.

Au nom de la conscience humaine, donc, nous protestons contre des délits aussi effrayants et nous pressons la Justice de mettre en œuvre tous ses efforts dans cette affaire ; et nous nous y engageons aussi, si nous avons connaissance de certains faits, nous nous chargerons de porter la voix des accusateurs, en montrant aux nations civilisées le degré de perversité et de corruption atteint dans certaines classes, au cœur de notre continent. »

#### IV. REVENONS EN ARRIÈRE

Très cher lecteur : nous avons le plaisir de vous annoncer que nous formons le dessein en écrivant ce chapitre de démasquer une canaille, une canaille hors-norme, canaillissime, avec un C en écriture gothique et en majuscule.

Cette mise au point faite, donc, nous commencerons par gagner Monte Carlo, cette Mecque des adorateurs de Vilhán.

Nous retournerons également en arrière. Pas de beaucoup : un an et demi à peu près.

Un an et demi avant les événements que nous avons racontés, les tables des cercles de jeu de Monte Carlo, un des jours de décembre 18... étaient entièrement occupés par les aficionados. On avait érigé au dieu Hasard des autels resplendissants, où il recevait adoration et sacrifices.

Anglais, Français, Allemands, Yankees, Russes, Italiens, Espagnols, Bohémiens, gens de toutes provenances se rassemblaient dans l'établissement le plus réputé pour ses fabuleuses parties.

Parmi les personnes présentes on en remarquait deux, qui d'évidence disposaient de ressources importantes. L'une était un homme jeune, un noceur selon son apparence, qui en quelques heures avait perdu des sommes considérables. L'autre était un homme plus âgé, qui se faisait remarquer par sa chance insolente. En peu de temps il avait gagné des sommes également énormes. Pôles opposés de la vie : à côté de celui qui gagne, celui qui perd ; deux hommes sur lesquels le sort a testé ses deux puissantes couleurs : pour l'un le rose de la chance, pour l'autre le noir du malheur. Des hauts et des bas qui donnent le vertige. Le sommet par son élévation, l'abîme par sa profondeur.

Le jeune homme qui a perdu est pâle et inquiet. L'homme qui a gagné rit comme n'importe quel homme qui aurait gagné à la loterie. Oh rage ! Oh bonheur !

Les monceaux d'or éblouissent sur le tapis. Le jeune homme, les bras croisés, attend la sentence de sa fortune. Il a misé sur un numéro tout ce qui lui restait. Il brûle sa dernière cartouche. Sur son visage se dessine le désespoir de celui qui, en pleine mer, verrait s'éloigner de lui la seule planche de salut.

Le numéro l'a trahi. Le banquier a dit au jeune homme pâle :

— Monsieur : je suis vraiment désolé de votre situation. Vous avez perdu une fortune considérable. Vous pouvez passer dans les bureaux de l'administration, où vous recevrez la somme à laquelle vous avez droit en raison de vos pertes importantes, et qui vous servira à entreprendre le voyage de retour dans votre patrie.

— C'est – dit le jeune homme – que j'ai deux cent mille francs de dettes et je ne sais pas comment les payer.

Aussitôt il tourna les talons et se dirigea vers sa chambre à l'hôtel de Monte Carlo.

Incontestablement il était résolu peut-être à en finir une fois pour toutes, y compris avec la vie.

Le joyeux joueur, l'homme souriant et heureux qui avait raflé tout ce qu'il y avait sur les tables, emboîta le pas du jeune homme et le suivit jusqu'à sa chambre. Là il l'observa en train d'écrire. Il s'approcha sur la pointe des pieds et lut par-dessus l'épaule du désespéré.

« Je déclare que je m'ôte la vie parce que je suis ruiné. Je ne.... »

— Jeune homme – dit le gagnant en lui touchant l'épaule. Me permettez-vous de vous dire que vous allez faire une bêtise ?

— Je suppose que vous ne manquez pas d'audace pour m'importuner alors que je ne suis pas du tout d'humeur à plaisanter – dit le jeune homme en se retournant, furieux. Qui êtes-vous donc pour venir inconsidérément et sans aucun motif m'importuner ?

— D'abord – argumenta l'autre – je vais vous le dire, mais il n'est pas urgent pour le moment de le savoir ; deuxièmement, votre jugement est erroné, car je ne vois aucune folie dans tout cela ; troisièmement, il s'agit d'un mensonge, car ma venue a un objet ; et quatrièmement... quatrièmement, je ne crois pas que je vous importune, en aucune façon.

— Expliquez-vous.

— J'en ai bien l'intention. Ne vous précipitez pas. Soyez attentif, demeurez calme. Vous avez perdu votre argent. Vous êtes ruiné. Vous

alliez vous tuer, d'après ce message que vous écriviez. Vous devez deux cent mille francs : en résumé, vous considérez votre vie comme un fardeau que vous souhaitez jeter à terre. Eh bien, jeune homme, écoutez ce que je vais vous dire : l'objet de ma visite n'est autre que de vous offrir deux cent mille francs pour que vous payiez votre dernière dette, deux cent mille francs pour que vous alliez à Paris, et aussi la main d'une riche héritière ; des châteaux en Angleterre, des hôtels particuliers à Paris, et toutes sortes de plaisirs et de luxes, qu'en dites-vous ?

Le jeune homme demeura muet un moment. Puis il planta son regard sur le visage roué de l'inconnu, et il s'exclama :

— Je dis que si vous voulez vous amuser vous feriez mieux d'aller en quête d'un polichinelle. Je dis que vous êtes fou ou ivre.... et que vous me laissez en paix. Il est vraiment méprisable de se moquer d'un désespéré. Allez-vous en, donc, si vous ne voulez pas que j'entre dans une vive colère. Vous êtes prévenu.

Pour toute réponse l'homme sortit un portefeuille rempli de billets de banque. Il compta quatre cent mille francs et les posa sur la table, sous les yeux du jeune homme.

— Je vois – dit celui-ci – que j'ai été injuste envers vous. Vous joignez le geste à la parole. Cependant, avant d'accepter cette somme, je désirerais savoir qui vous êtes. Peut-être l'un de ces nihilistes qui tente de faire de moi l'audacieux exécutant d'un crime politique : par exemple, jeter une charge de dynamite aux pieds du Tsar ? Voulez-vous que j'incendie le Louvre ou la Bibliothèque ? Êtes-vous l'un de ces maris outragés qui prétend que j'ôte cruellement la vie à l'épouse infidèle ? Je ne crois ni aux démons ni aux esprits ; mais seriez-vous Méphistophélès ? Êtes-vous magicien ? Un roi qui voyage incognito, archimillionnaire en trésors inconnus et incommensurables ? Enfin, me connaissez-vous pour me faire de telles propositions ?

L'étrange gagnant éclata d'un rire plein de compassion et lui dit :

— Oui je vous connais, monsieur le comte du Vernier, parangon des paniers percés et des noceurs ; et pour preuve que je sais qui vous êtes, je vous dirai ce que vous-même ne savez pas. Par exemple que votre oncle est mort, celui qui vous a donné votre éducation et de l'argent à dilapider ; et il est mort en vous aimant toujours. En foi de quoi il vous a fait l'héritier de son château au bord du Rhône et de son hôtel particulier à Paris, près de la place de la Concorde.

Le jeune homme, abasourdi, ne savait que dire et regardait fixement son interlocuteur.

— Maintenant – poursuivit celui-ci, voyant qu’il prenait les billets – puisque vous acceptez, je vais vous exposer les conditions de notre arrangement. Je ne suis ni nihiliste, ni un ancien membre de la Commune, ni un mari outragé, ni rien de ce que vous imaginez. Je suis quelqu’un qui, vous ayant vu aujourd’hui, s’est dit : « Voici un jeune homme qui ne doit pas mourir pour une bagatelle. Faisons son bonheur. » Je sais que vous avez du courage, vous êtes vif, beau garçon, audacieux; et ainsi, donc, il va de soi qu’au moment de vous marier les occasions ne vous manqueront pas. L’avenir est à vous.

— Bien – dit le jeune homme. Mais en échange de vos faveurs que dois-je faire ensuite ?

— En tant qu’homme d’affaires et toujours délicat, payer vos dettes; c’est-à-dire que le lendemain de vos noces avec une riche héritière, vous paierez les quatre cent mille francs que vous me devez. Ensuite, aujourd’hui même, je vous révélerai de grands secrets, qui seront le fondement de votre bonheur. Si bien que, si vous n’êtes pas un ingrat, vous suivrez mes directives. Avant tout, j’ai besoin que vous me promettiez solennellement de garder le secret le plus absolu sur les révélations que je vais vous faire.

— Je vous le promets.

— Eh bien, dès ce soir vous saurez quelque chose que vous devez connaître pour commencer notre affaire. Demain nous partirons à Paris et vous serez sans tarder le gendre de l’un des lords les plus fortunés d’Angleterre. Je vous informe que le seul service que vous me rendrez chaque fois qu’il me plaira consiste en quelque chose qui ne vous rebute guère, apparemment : jouer, miser sur un nombre quelconque dans le lieu que je vous indiquerai. Rien de plus. Ce soir à onze heures vous vous rendez à..... (et ici il baissa la voix en lui indiquant le nom d’une maison de Monte Carlo); vous sifflez (et il siffla d’une façon particulière); un homme viendra à la porte et vous lui montrerez ceci (et il lui donna une médaille); vous le suivrez là où il vous conduira, vous m’y trouverez, ainsi que d’autres personnes dont je veux que vous fassiez la connaissance avant de prendre part pleinement à nos affaires. En conclusion, jeune homme, vous êtes parrainé à la face du monde par un puissant établissement de Paris, auquel vous devez la somme que je vous ai remise, et en secret par les

affiliés au « Gant Rouge », qui couvrent d'or ceux qu'ils désirent soutenir avec la même facilité qu'ils donnent un mystérieux coup de poignard à ceux qu'ils tentent de « supprimer ». Prudence, constance, courage. N'oubliez rien de ce que je vous ai dit.

— C'est bien. Je tiendrai mes engagements. Votre nom ?

L'inconnu lui tendit une carte de visite et se retira.

Le jeune homme l'examina et lut la signature suivante, d'une élégante écriture italienne :

Renato, vicomte Parini

Il examina la médaille qui devait lui servir le soir venu pour entrer dans la maison que l'inconnu lui avait indiquée. Elle était en acier et avait, peint en son centre, un gant couleur pourpre ainsi que cette devise :

*Absque argento, omnia vana*\*

---

\* Sans argent, tout effort est vain.

Ceci n'est pas un récit imaginaire. Ce n'est pas un chapitre à la façon d'Hoffmann. C'est purement et simplement ce qui s'est produit dans les plus grandes capitales du monde, en plein XIXe siècle.

Le crime a encore son trône et son royaume dans ces grands centres. Cet arbre-là, la démagogie, a mille ramifications. Communistes, dynamiteurs, grévistes et autres *ejusdem furfuris*, et voilà le mal qui se développe et prend des proportions majeures.

Les sociétés secrètes ont été de tout temps le moyen de donner corps à tous les idéaux monstrueux, fruits de ces graines. On a créé des associations dans différents buts, et au sein de la vieille Europe nombre de ces confréries subsistent encore. Le mystère fascine. Nous nous penchons au-dessus d'un puits sombre et profond. Ne peut-il y avoir au fond du gouffre quelque trésor caché ?

Voici une épaisse tenture, quelque chose bouge : de quoi peut-il bien s'agir ?

Le crime a prospéré dans l'ombre. Le criminel y voit et y agit comme en plein jour. C'est un hibou.

Le voleur raisonne. Voici un carrefour que personne ne connaît : puis-je rêver meilleur théâtre pour y accomplir mon crime ? L'assassin pense : dans les ténèbres on peut parfaitement poignarder ; puis sortir à découvert et crier : « Messieurs, on a assassiné un homme. C'est horrible. Où est l'assassin ? » Comptant sur l'impunité, le bandit recherche les grottes, les cabanes secrètes, les rochers solitaires et escarpés qui lui font un antre. Là, sans aucune clarté, il met en œuvre d'épouvantables délits. Le mal prospère.

Il y a une puissante raison à tout cela. Dans le souterrain sinistre et secret le serpent venimeux se trouve plus à l'aise. La belle et blanche barrière du soleil rebute et confond le malfrat endurci ; et dans la nuit silencieuse envahie de ténèbres le feu follet vacille, le spectre se risque

hors du cimetière, le chien hurle à la mort, on entend des cris lointains et étouffés; et dans l'obscurité de la venelle tortueuse on aperçoit l'éclat du poignard de l'assassin à l'affût du passant. Puis l'aurore apparaît et salue à la ronde d'un sourire rayonnant de sainte paix.

Les sociétés secrètes ont de très nombreuses facettes.

Il y en a de politiques, d'autres agraires, religieuses, etc., etc. La société «le Gant Rouge» n'est rien de tout cela.

Dans les années 18... le vicomte Renato Parini, italien, et don Ramiro de la Cueva, espagnol, ont fondé cette société dans la capitale française. Son objet était le suivant, tout à fait digne d'applaudissements parmi les bandes de galériens et dans les grottes des malandrins : voler par le jeu. C'est-à-dire être deux fois bandit.

Ils s'installèrent dans certains lieux tenus secrets, dans lesquels ils attiraient les riches amateurs de jeu, et là, par d'habiles combines, ils dépouillaient jusqu'au dernier centime les insensés qui les suivaient.

Il y avait toutes sortes de jeux où ils mettaient en œuvre leurs roublardises : des cartes qui se soumettaient à leur volonté, comme celles des prestidigitateurs, des dés pipés, etc., etc. ; et surtout, des roulettes qui leur obéissaient grâce à des subterfuges que le plus aguerri des suppôts de salles de jeux ne pouvait éventer.

Parini et de la Cueva ne tardèrent pas à s'enrichir. Beaucoup d'autres entrèrent dans l'association, mais c'étaient eux qui la dirigeaient. Bientôt ils établirent une succursale à Londres. Ils volaient, donc, à grande échelle.

Nous expliquerons maintenant au lecteur deux points sur lesquels sa curiosité doit être probablement éveillée : l'article de la Pall Mall Gazette et la raison pour laquelle la société s'appelle «le Gant Rouge».

Nous commencerons par le deuxième point.

Dans les statuts de la société, conservés dans le coffre personnel du vicomte Parini, outre diverses autres dispositions, on peut lire ce qui suit :

«Art. 13 : L'affilié vigile se tiendra prêt dès le début de la partie. Si la cible laisse entendre par quelque exclamation ou geste qu'elle a percé le secret de la table, on la supprimera immédiatement.»

Il n'y avait eu aucune victime au temps où l'association venait juste d'être créée.



Un soir de la Cueva était en train de jouer avec une cible. D'autres affiliés les entouraient. La cible avait perdu de grosses quantités d'or. Il était désespéré. Soudain il s'aperçoit que dans le plancher de la salle il y avait un fil métallique relié à la table. Il soupçonne quelque chose et se met à jurer.... Il ne put achever son juron.

L'épée de Parini, qui était le vigile, lui avait percé le cœur. Il arriva que, l'ayant ainsi blessé, le sang couvrit la main qui tenait l'arme. Quelqu'un, avec un cynisme insolent, tandis que l'on se partageait le butin, fit cette terrible comparaison, d'où le nom de la société depuis lors : « le Gant Rouge ».

Les scènes de ce genre ne manquèrent pas de se répéter. Les affiliés, dès qu'une victime tombait, la transportaient avec le plus grand soin dans une ruelle quelconque, là où on ne les verrait pas, et c'est là que la police découvrait les cadavres ensanglantés.

Cela se produisait, en même temps qu'à Londres, à Paris. Le vicomte Parini possédait un palais à Monte Carlo, lieu habituel de réunion des affiliés.

Pour pénétrer dans les souterrains de la société, il fallait porter une médaille avec le symbole et l'inscription que nous connaissons désormais.

Pour initier un nouvel affilié, on exigeait tout d'abord qu'il soit déterminé; qu'il ait perdu sa fortune au jeu; et qu'on détecte chez lui des aptitudes pour le métier.

Lors des soirées initiatiques les affiliés portaient un gant pourpre à la main droite. Leur signal pour s'appeler de loin était un coup de sifflet spécial.

Bon nombre de personnages en vue venaient dilapider leur argent dans les tripots du « Gant Rouge ».

Au début on les appâtait par des gains substantiels.

Puis on les dévalisait.

Ceux qui ne découvraient aucune manipulation douteuse repartaient sains et saufs.

Ceux qui s'en apercevaient ne ressortaient pas vivants, à cause du vigile.

D'autres encore se suicidaient. Que le lecteur se souvienne du malheureux Jacob Springfield.

C'est dans cette société, donc, que notre héros est entré, entraîné par le vicomte Parini.

Le « Gant Rouge » était l'âme de la « Banque Parini et de la Cueva », de Paris.

C'est vers cette grande ville qu'étaient partis, au lendemain de la grande perte de Monte Carlo, le vicomte et Ernest du Vernier.

Une fois là, ce dernier continua sa vie accoutumée, dépensier et noceur. C'est là aussi qu'il fut présenté un jour à lord Randolph Darington, avec tous ses titres, sa position et sa suffisance d'opulent capitaliste.

Le brave lord, tenté par le vicomte Parini, forma le projet de marier sa fille à cet individu si intéressant. Il l'invita à venir découvrir Londres. Il lui montra ses châteaux et ses terres. Il organisa des parties de chasse; et lorsque le comte vit la tournure que prenait l'affaire, il se découvrit amoureux d'Émeline et le déclara tout de go au vieillard candide; celui-ci arrangea la noce sur-le-champ; et voici donc, lecteur, Ernest du Vernier devenu le gendre de l'un des lords les plus riches de Grande-Bretagne.

Le vicomte Parini avait tenu sa parole.

De son côté, le comte du Vernier paya très scrupuleusement à la « Banque Parini et de la Cueva », le lendemain même de ses noces – le soir même pourrait-on presque dire – les quatre cent mille francs qu'il lui devait, en cédant les biens, équivalents à cette somme, énumérés dans le document dont nous avons déjà parlé, des biens d'une valeur infiniment supérieure, mais qui se trouvaient grevés par de vieilles dettes contractées par du Vernier, et dont ils seraient désormais libérés.

Ensuite, après sa lune de miel, le voici installé à Paris, où nous le retrouvons bourreau de sa malheureuse épouse; don Juan accompli; adepte de toutes sortes de coups fourrés, et enfin objet de scandale dans le grand monde parisien.

C'est là que nous en sommes quand paraissent, dans les journaux que le lecteur connaît déjà, les articles reproduits; celui concernant les assassinats mystérieux et celui concernant la faillite de la « Banque Parini, de la Cueva et Cie ».

Nous expliquerons quelle fut la cause de celle-ci dans le prochain chapitre, que l'on pourrait bien intituler *Voler un voleur...* ou *À malin, malin et demi...*

## VI. JOSHUA HUMBUG

Pour le moment dévoilons qui était Joshua Humbug, le caissier de la « Banque Parini, de la Cueva et Cie ». Pour ce faire et pour mieux saisir les traits dominants du héros voleur de ladite banque, il nous semble nécessaire de creuser un peu dans sa vie passée. Né à Boston, d'ascendance juive, Joshua Humbug fit preuve dès ses tendres années d'une propension marquée au chapardage. Ses parents qui, à cette époque, jouissaient d'une relative aisance, lui donnèrent une éducation correcte, le destinant à une carrière commerciale, activité dans laquelle le père de Joshua, Benjamin Humbug, était parvenu à accumuler un honnête pécule. Le jeune Humbug qui, depuis sa plus tendre enfance, se fit remarquer par son agilité de chamois, ses ruses de lynx et sa malice de chat, ne témoigna dans ses études que peu d'intérêt pour les livres : il détestait la grammaire, ne voulait rien savoir des langues ni de l'histoire ni de la géographie. Mais que l'on ne s'avise pas de penser pour autant qu'il fut un cancre dans toute l'acception du terme, car le petit Joshua, outre son habileté manuelle, était très porté sur l'étude de l'arithmétique, où il atteignit un niveau relativement honorable, tout au moins pour ce qui est des quatre opérations. Surtout, il se passionnait pour les problèmes où il était question de ces facteurs magiques, les dollars et les cents, et il atteignit l'excellence dans ce domaine. Cela et un peu de français baragouiné, outre la verbeuse et incorrecte facilité avec laquelle il s'exprimait dans sa propre langue, tel fut le bagage scolaire de Joshua Humbug à sa sortie de l'école et au moment d'entrer en qualité de commis dans la boutique de son père.

De mauvaises affaires provoquèrent la faillite de celui-ci. Et à sa mort il ne laissa à sa veuve et à son fils unique que des dettes.

La pauvre femme implora la protection de sa famille paternelle et, au prix de quelques efforts, elle obtint une place pour son fils sur un des bateaux de la flotte des États-Unis en qualité de garçon de service. Le jeune homme prit goût aux tâches de son nouvel emploi et bien vite, grâce

à sa bonne conduite, son dynamisme et sa vivacité, il parvint à s'attirer la sympathie de ses supérieurs et, au bout de trois ans de service, il tenait la comptabilité sur son bateau et un nouveau champ d'action, une nouvelle carrière, s'offraient à lui. Mais sa maudite inclination pour les dollars et les cents fut cause de ce qu'un beau jour le bateau américain se retrouva soulagé d'une quantité importante de pesos qui avaient échoué dans les poches du brillant comptable et lui servirent de viatique au cours d'un voyage plus que rapide et mouvementé en Amérique du Sud. Il séjourna en République Argentine et en Uruguay, où il vit bientôt la fin de ses dollars mal acquis. Après avoir beaucoup lutté et s'être bien creusé la cervelle, il parvint à revenir aux États-Unis en travaillant pour payer son billet à bord d'un navire marchand. Il s'installa à New York sous un faux nom et là, grâce à son bagout, qui était remarquable, et aux ressources de son esprit subtil et vif, qui étaient fort nombreuses, il se fit apprécier et gagna la confiance d'un brave commerçant qui, quelques mois après l'avoir pris à son service et envoûté par les éloges que le rusé Joshua lui faisait des pays de l'Amérique du Sud, où il suffisait de se baisser pour ramasser l'or à pleines mains, s'associa avec lui pour monter une affaire, lui confiant une somme assez considérable sous forme de colifichets de colporteur.

Au Pérou il exerça cette activité avec intelligence et zèle; il amassa un pécule sans que, bien entendu, son commanditaire ne récupère jamais le moindre centime des fonds investis, et moins encore des bénéfices; puis tirant parti des bonnes relations qu'il s'était faites sur place et de son habileté pour les affaires, il conçut un plan qui consistait dans la formation d'une grande compagnie destinée à exploiter, au moyen d'un système de son invention (le système Paraff ou quelque chose d'approchant) les très riches mines d'argent qui abondent dans ce pays, et pour ce faire il se proposait de faire venir des machines parmi les plus perfectionnées; des applications et des appareils électriques, des téléphones et des phonographes, des brevets pour des inventions étrangères ou les siennes propres, etc., etc. Devant ses associés déjà convaincus, il aligna si bien les chiffres et dépeignit sous des couleurs si chatoyantes les gains substantiels de la future entreprise qu'il parvint à leur arracher une avance de plus de douze mille pesos or, pour les frais préalables à la formation de la société aux États-Unis, somme qu'il dévora gaiement en Angleterre, vers laquelle il prit son vol *incontinenti*.

Après avoir mené joyeuse vie en Europe pendant quelques temps, il éprouva le besoin de rechercher un nouveau champ d'activités et, grâce aux bonnes relations qu'il s'était ménagées dès son arrivée, en raison de sa prodigalité lors de festins et de parties fines, il obtint d'être présenté au baron de la Cueva, alors que sur douze mille pesos il ne lui en restait guère que douze. Comme à l'accoutumée, il plut au banquier qui lui accorda le poste de caissier en second dans son établissement.

Au début Joshua se fit apprécier de ses supérieurs par son activité, la façon intelligente et pertinente dont il se tirait de ses obligations et la facilité avec laquelle il maîtrisait de mieux en mieux tout ce qui se rapportait aux chiffres. C'est ainsi qu'il parvint rapidement au poste de confiance où il se trouvait quand nous avons fait sa connaissance et où il administra la preuve ultime et la plus éclatante de son indélicatesse.

Comme, grâce à ce qui précède, le lecteur n'aura pas manqué de se former une idée plutôt correcte de ce modèle des caissiers, nous nous efforcerons maintenant de décrire son physique aussi exactement que possible, ce qui ne demandera que quelques coups de pinceau.

Il était petit de stature, et se distinguait par son goût pour les chapeaux hauts de forme; il portait la moustache et une barbiche à la Napoléon III, et dans tout son aspect et ses gestes on était frappé par une vivacité qui séduisait au prime abord; dans son discours, qui jaillissait brillant et fluide, bien qu'incorrect et affecté, il y avait une faconde capable d'emporter le plus avisé. Des yeux vifs et sans cesse en mouvement. Une démarche rapide et désinvolte.

Il se trouve que notre homme put se rendre compte dès son entrée dans les bureaux de la banque, grâce à cette sagacité innée chez lui, que les choses ne s'y passaient pas selon les règles en usage et qu'il n'était pas à exclure que, si l'occasion se présentait... pourquoi ne pas pêcher en eau trouble. Il pensa donc que le moment était de faire preuve d'ingéniosité et il décida de tirer le meilleur parti possible de la situation. Nous savons déjà que le succès récompensa ses espoirs au-delà de ce que l'on pouvait escompter et qu'après une brillante carrière, notre homme réussit à poser intelligemment et résoudre audacieusement le dernier et le plus achevé de ses problèmes d'arithmétique sur les dollars et les cents.

Voilà donc qui explique, en partie, la faillite de la « Banque Parini, de la Cueva et Cie ». Nous verrons bientôt quels autres facteurs contribuèrent à cette faillite.

Dans l'immédiat, les autorités se sont emparées de l'affaire, saisissant les clés, scellant les portes et ordonnant une enquête judiciaire. Au domicile de Humbug on n'a trouvé qu'un appareil de son invention destiné à imprimer des titres d'actions bancaires, orné du portrait de son créateur, plusieurs livres falsifiés qu'il s'employait à tenir avec une sorte de géant écossais, Mr Cleggson – également en fuite – une pince monseigneur, et trois caisses de champagne, sa boisson préférée, dont il usait comme remède pour le foie et également comme élixir pour faire tourner la tête des pigeons.

Dès le début de l'affaire la rumeur circule qu'il y a un trou énorme dans les fonds et que la somme volée par ce petit malin d'Humbug n'est qu'un grain de sable comparée au montant total du détournement.

Suis-nous, lecteur, dans le sombre labyrinthe qui au sein du siège de la maison « Parini, de la Cueva et Cie » conduit à un souterrain identique en tous points à celui que tu as découvert dans la mystérieuse maison de la City. Qu'y vois-tu ? Seulement trois hommes qui, à la table de la roulette, discutent avec une grande exaltation.

Mais avant que tu n'entendes ce qu'ils disent, il faut que tu les reconnaises. Celui qui, tiré à quatre épingles, a le visage marqué par la pâleur de l'orgie, est notre vieille connaissance le comte du Vernier. Celui qui à son côté lui adresse un regard en coin et sourit comme un renard, est ce petit monsieur fourbe, le vicomte Parini ; et l'autre, qui se querelle aigrement avec Ernest, est l'Espagnol don Ramiro de la Cueva, associé des deux autres. Tel que tu le vois il est tout petit, rondouillard, bavard et capable de parler à un mort.

Et maintenant, écoutons attentivement.

— Je m'en doutais bien – dit le comte du Vernier en s'adressant à de la Cueva – que vous me paieriez de cette façon ; je savais qu'il y avait parmi nous quelqu'un qui me détestait et qu'il ne s'agissait de personne d'autre que vous. Je me réjouis presque de mes pertes dans cette affaire, juste pour que vous ne puissiez pas continuer à sucer, comme une sangsue, le trésor de tous les affiliés....

— Vous voici bien imprudent, comte du Vernier. Ne pensez-vous pas que ces paroles peuvent vous coûter très cher ?

— Expliquez-vous, car je ne pense pas qu'un de la Cueva, qu'un infâme, puisse oser me menacer.

— Infâme... infâme... prenez garde à ce que vos paroles....

— Insolent !

— Eh mes amis – s'exclama à ce moment Parini – arrêtez ce genre de plaisanteries, car, si le sang vous monte à la tête, vous pourriez vous laisser aller à quelque bêtise alors que nous avons tous besoin de vous dans

le danger qui nous menace. Gardez vos rancœurs pour plus tard et écoutez attentivement ce que je vais vous dire.

Avant de poursuivre, et pour que le lecteur ne soit pas surpris par l'inimitié entre Ernest et de la Cueva, nous l'informerons que ces deux personnages s'étaient détestés dès leur première rencontre, antipathie qui avait crû de jour en jour et avait atteint son comble peu de temps auparavant en raison d'une retentissante victoire amoureuse du baron sur le séducteur patenté, offense que celui-ci n'oublia jamais et que le contact inévitable avec son rival ne put qu'attiser davantage encore.

Les querelleurs se turent, non sans que de la Cueva grognât, avec une expression féroce :

— Tu me le paieras... Je me vengerai.

Parini prit alors la parole :

— Mes amis – dit-il – nous sommes en mauvaise posture. Avec cet événement qui a attiré l'attention dans toute l'Europe, nos fonds se trouvent pour ainsi dire épuisés. Il faut surmonter cette crise. Dans ce but j'ai convoqué tous les affiliés, ici même, ce soir. Vous n'ignorez pas que les autorités se sont mêlées de l'affaire et que l'enquête judiciaire se poursuit activement, que l'on a d'ores et déjà entamé les opérations d'inventaire, ce qui ne manquera pas d'entraîner la découverte de notre état.

— Mais, c'est donc vrai que nos fonds sont à sec? – interrompit le comte.

— Ceux de la banque, oui, après le vol de cette canaille de Humbug, que l'on n'est pas parvenu à retrouver, répondit Parini. Mais comme notre pacte nous met à l'abri d'une situation aussi dramatique, du moment où tel ou tel de nos associés est en mesure de nous sauver....

— C'est juste – dit du Vernier – mais je n'en vois pas la nécessité, à partir du moment où nous avons encore des ressources....

— Très insignifiantes, de fait. Les dernières parties sur table ont rapporté bien peu. De la Cueva est ruiné....

— Et qui sait si ses scandaleuses dilapidations ne sont pas la principale cause de tout.... !

— Eh là! Cessez de m'importuner ou je vous jure par Saint-Jacques que je vous ferai payer cher vos insolences – répliqua celui qui venait d'être mis en cause, laissant à nouveau éclater sa colère.



— Du calme, du calme, mes amis – dit Parini en s’interposant à nouveau. Face au péril commun il nous faut faire taire toutes nos rancœurs. Je vous disais donc....

— Ce que nous savions déjà; que cet homme est ruiné. Poursuivez.

— Eh bien il en est de même pour moi et dans ce cas, comme vous êtes le seul associé de la banque qui se trouve dans l’immédiat en capacité d’honorer le pacte et de surmonter les difficultés actuelles, qui avaient été évidemment prévues dès l’instant où nous avons commencé nos opérations....

— Travaille-t-on activement dans toutes les succursales de la société? D’après ce que je comprends, nous avons reçu il y a peu le renfort de néophytes parfaitement instruits....

— Oui, mais cela ne suffit pas, et ce que les tables ont produit ces derniers soirs, bien que considérable, ne se monte pas, il s’en faut, au tiers de notre déficit. Vous voyez; mon cher du Vernier; il nous faut consentir au dernier sacrifice... Il faut vous résoudre....

— Vous savez parfaitement que la fortune de mon épouse se trouve déjà fort diminuée.

— Je le sais. Mais elle peut encore bénéficier du riche héritage de monsieur son père, lord Darington; et comme celui-ci se trouve présentement à Paris....

— Vous avez raison, mais je ne vois pas de quelle façon l’espoir de cet héritage pourrait nous servir dans notre entreprise, ni ce que le séjour de mon beau-père à Paris a à voir avec la situation délicate dans laquelle nous sommes engagés....

— C’est pourtant bien simple. Il n’y a pas si longtemps vous nous avez dit que vous aviez songé à obtenir par le truchement de votre épouse un apport de fonds important...

— Je dois vous avertir que cette porte est désormais fermée pour moi. Je ne pourrai donc rien obtenir avant que lord Darington ne meure.

— Et alors, n’êtes-vous pas assuré qu’il a rédigé son testament en faveur de sa fille unique?

— Je ne dis pas le contraire, mais permettez-moi de vous faire remarquer que tout cela ne nous est d’aucune utilité Lord Darington, malgré son grand âge, garde toute sa vigueur et la banque n’a pas fini d’attendre si ses espoirs de redressement reposent sur la mort de mon beau-père.

— Comte du Vernier, avez-vous oublié ce que notre pacte prévoit pour les cas extrêmes, comme celui qui nous occupe ?

— Non, évidemment. Nous devons faire jouer « tous les expédients, même les plus désespérés ». Voilà ce que dit le pacte.

— Vous avez une excellente mémoire pour ce qui se rapporte à la lettre. Efforcez-vous maintenant de bien pénétrer son esprit et vous ne manquerez pas de vous convaincre qu'il est indispensable de procéder à une importante suppression...

— Comment ? Vous voudriez que je... ?

— Précisément. Vous en avez les moyens. La mort de lord Darington nous sauve et...

— Jamais ! Moi, devenir l'assassin du père de mon épouse ? N'y comptez pas.

— Allons, comte ; ces scrupules ne vous seront d'aucune utilité. Ils vous perdraient et ils nous perdraient ; alors qu'en respectant le pacte tout est réglé et tout danger est écarté.

— Impossible !

— Soyez raisonnable. Vous savez quelle perspective s'ouvre à vous : d'un côté la jouissance tranquille des avantages et des honneurs dont vous avez bénéficié jusqu'à aujourd'hui ; de l'autre la honte, le déshonneur, la prison et... peut-être... l'échafaud même !

Ces mots ébranlèrent profondément le comte qui répliqua, saisi d'angoisse :

— Mais, je ne vois aucun moyen de faire cela... Vous me proposez une entreprise risquée et difficile à tous points de vue...

— Au contraire, très simple, si vous prenez les mesures de précaution qui s'imposent. Pas question de recourir à des moyens violents et bruyants : ni le revolver ni le poignard ne conviennent. Il en existe de plus sûrs, efficaces et discrets. Il y a des poisons en apparence inoffensifs mais dont les effets sont, cependant, sûrs et rapides. Et vous, dans ce cas, n'aurez rien d'autre à faire que de l'administrer... Vous devez savoir qu'avec de la digitaline on peut facilement simuler une maladie de cœur et que par l'administration répétée de doses de ce produit on peut parvenir à une mort plus ou moins rapide.

— Alors vous pensez que cela n'offre aucun risque? — répliqua du Vernier, déjà presque convaincu par la perfide argumentation de l'insidieux Italien.

— Aucun : je vous ai déjà dit que la potion sera aussi efficace qu'infaillible. Et donc nous voici convaincus, non?

Le comte sembla méditer quelques instants puis, d'un air pensif, il fit un signe d'assentiment.

Il s'était enfin résolu à accomplir le plus exécrable de ses crimes.

Ce qui montre combien glissante est la pente du délit. D'abord noceur et coureur de jupons, ensuite joueur enragé, enfin assassin et, pour couronner le tout, parricide.... Épouvantable crescendo!

Et voilà donc qu'était décrétée, dans cet horrible antre du crime, la mort par trahison du noble vieillard qui était venu à Paris poussé par le désir paternel de tenir compagnie à sa fille durant quelques jours et de se convaincre de ce que l'on disait de la solitude et de l'isolement auxquels l'abandonnaient les errements de son gendre, ce vil personnage qui s'apprêtait à payer par une mort perfide les bienfaits reçus de cette main généreuse.

## VIII. MORT DE LORD DARINGTON

Lord Randolph est arrivé à Paris. Souhaitons-lui la bienvenue.

Sa fille, la comtesse du Vernier, est joyeuse et comblée en ce jour où, au milieu de toutes ses déceptions, elle peut baiser la main du pauvre vieillard qui l'aime tant et qui, cependant, ignorant le mal qu'il lui faisait, lui a donné pour époux le plus infâme des hommes.

Que ne ferait un père pour le bonheur de ses enfants !

Il considérait, lui, que ce mariage était excellent. Il avait uni son Émeline à un noble français. Il avait ensuite fait son testament, dans lequel il désignait sa malheureuse fille comme héritière universelle.

Ce n'est qu'après qu'il a su qu'elle souffrait. Il n'a pas voulu le croire. Et il a fait ce voyage à Paris pour s'en convaincre.

Il est impossible, pense-t-il, qu'un homme comme le comte Ernest du Vernier soit tel qu'on le lui a dépeint. C'est une calomnie.

Et donc, voici que le vieillard se trouve chez ses enfants.

Émeline n'a pas voulu assombrir la vie de son père et elle s'est tue.

Ernest, de son côté, a complètement changé de caractère.

Partout on commente sa tranquillité.

Il ne courtise plus personne et n'apparaît plus dans ses promenades favorites. Les gens se disent : voilà un changement inespéré.

Et ils pensent, non sans raison, car c'est la pure vérité, que lord Darington est venu calmer l'intempérant Lovelace.

Le lord croit fermement qu'on a porté un faux témoignage contre son gendre et, chaque après-midi, il sort en sa compagnie, et celle de Sarah et d'Émeline, pour faire des promenades le long des si jolies allées des environs, dans d'aristocratiques cabriolets.

Le comte du Vernier a rouvert ses salons avec le luxe des débuts ; et dans ce but il a commencé par inviter leurs anciens habitués à des fêtes et des banquets par lesquels il célébrera la venue de son noble beau-père.

Un beau matin, un jour comme un autre, après l'un de ces festins splendides, la nouvelle se répandit que lord Randolph était tombé gravement malade.

Caprices du sort ! Que cela se produise précisément quand il se trouvait le plus entouré par ses enfants et, chose rare, par Ernest du Vernier, dont on assure qu'il prenait grand soin de lui, allant jusqu'à lui servir de sa main le vin à table !

En effet, lord Randolph est alité. Les médecins ont déclaré qu'il souffre d'une maladie du cœur.

On dit qu'un jour, après avoir déjeuné avec sa famille, il a ressenti une douleur aiguë au niveau de cet organe, qui l'a fait s'écrouler, terrassé. On l'a emporté au lit.

L'assiduité de ses enfants était telle qu'elle attirait l'attention.

Celle d'Ernest en particulier qui, là encore, se tenait au chevet du lit comme l'infirmier du patient.

Celui-ci allait plus mal de jour en jour.

Voici quel était le diagnostic des hommes de l'art : hypertrophie du ventricule gauche du cœur. Le mal s'aggrave, on pense qu'il sera difficile de sauver le malade.

On observe chez lui une faiblesse croissante ; et la maladie se développe de plus en plus.

Enfin, un jour vint où la malheureuse épouse du comte du Vernier offrait un tableau à fendre l'âme, versant des pleurs désespérés sur le cadavre du vieil homme.

Sarah était à ses côtés.

La fille de Jeanne Springfield, reconnaissante, pleurait aussi celui qui, un jour, s'était montré si bon envers elle.

Le comte du Vernier prépara des obsèques fastueuses.

Tout ce que Paris comptait de plus distingué suivit le cortège funèbre. On avait rarement vu autant de voitures arborant couronnes et blasons fleurdelisés dans une cérémonie de cette sorte.

Le lendemain de l'enterrement de lord Randolph, le comte du Vernier partit pour Londres, où il fit immédiatement procéder à l'ouverture du testament du défunt.

On pouvait y lire, entre autres choses, ceci :

« Item, je déclare laisser à ma fille Émeline Marie Louise, comtesse du Vernier, mes châteaux, palais et domaines d'Angleterre. Je la charge aussi de remettre personnellement à Sarah Springfield la somme de dix mille livres sterling pour sa dot. »

Le comte du Vernier rentra à Paris *incontinenti*. Il vendit les propriétés de son épouse au plus offrant et respecta scrupuleusement ce que la clause du testament établissait pour Sarah Springfield.

Celle-ci, en recevant ce legs, pleura amèrement.

Elle se rappela son enfance, sa mère, son bonheur passé. La pauvre Émeline pleura aussi. Ensemble elles mêlent leurs larmes et leurs deux bouches prononcent à l'unisson des paroles de consolation.

L'argent de Sarah fut placé par son avocat dans l'une des meilleures banques de Paris, la banque de France.

Le comte encaissa le produit des propriétés que lord Darington avait laissées à sa fille et, renouant avec sa vie passée, c'est à peine s'il rendit compte à son épouse des sommes perçues.

Peu de temps après revinrent les scandales et les dépenses somptuaires, les maîtresse et les conquêtes retentissantes.

Maintenant le lecteur ne tardera plus à voir ce qui lèvera ses doutes à propos de la mystérieuse association à laquelle appartenait le comte du Vernier.

Mais avant de passer à un autre chapitre il faut juste que nous lui rapportions que, lorsque lord Darington mourut, les médecins s'accordèrent à dire que son décès avait été causé par une très grave maladie du cœur; que dans le bureau du comte du Vernier se trouvait un flacon presque vide, avec une étrange substance, et que sur l'étiquette qui l'entourait, on pouvait lire : *Digitaline pure. Éviter les contrefaçons.*

Il est neuf heures du soir.

Quinze jours se sont écoulés depuis celui où s'est tenu le diabolique conciliabule dont nous avons déjà rendu compte et au cours duquel fut décrété l'empoisonnement de lord Darington. Ce même soir, alors que les membres du principal centre de direction à Paris étaient convoqués pour un peu plus tard, il avait été décidé, au terme d'une discussion animée, de se réunir à nouveau pour prendre des décisions définitives concernant les mesures à adopter.

La nécessité d'attendre l'accomplissement du crime de du Vernier avait poussé à l'ajournement de ce conciliabule, véritable assemblée du crime.

Mais ce contretemps doit désormais être surmonté, puisque l'on voit arriver un par un les membres arborant l'insigne des occasions solennelles, c'est-à-dire portant le gant rouge. À neuf heures les membres sont pratiquement au complet. Mais à la table directoriale, on remarque l'absence de l'un des chefs. Le siège du baron de la Cueva reste vide. On commente son absence comme un fait grave. Parini et du Vernier discutent avec animation, apparemment du même sujet.

— Peut-être est-il en train de méditer ou de réaliser quelque mauvais coup – dit le comte à Parini, en baissant la voix. Je le crois tout à fait capable de nous trahir.

— Il n'est pas insensé à ce point. Ignorez-vous que les fonds récoltés se trouvent en ma possession ?

— Ah oui, je me souviens... Mais je ne sais trop quel pressentiment me révèle qu'on ne peut rien attendre de bon de ce triste sire, et son retard....

— Le voici justement, comte, et ne vous montrez pas téméraire. Eh bien, baron – ajouta Parini en l'apostrophant – nous commençons à craindre qu'il ne vous soit arrivé quelque mésaventure....

— J'ai dû régler une affaire au dernier moment – répondit-il en glissant un regard en biais vers du Vernier.

— Bon, bon – répliqua le vicomte – commençons alors. Vous pouvez, baron, si vous voulez bien, rendre compte à cette assemblée des travaux réalisés....

— Je ne le permettrai pas – coupa du Vernier. Cet homme n'a aucun droit à faire entendre sa voix ici. Il est le principal responsable de notre ruine et de mon sacrifice.....

Et c'est Ernest du Vernier qui parle de sacrifice ! Nous aurons tout le temps de révéler ses prouesses.

— Allons, allons – coupa Parini. Je vois bien que c'est moi qui dois parler pour éviter que vous n'en veniez aux mains. Messieurs – ajouta-t-il en s'adressant à l'assemblée qui contemplait, abasourdie, cette scène navrante – vous savez que les publications indiscrettes dans la presse, relatives aux nécessaires « suppressions » exécutées par notre société, ont fini par nous placer dans une situation délicate, et pour y faire face je n'ai pas besoin de souligner à quel point il est indispensable que vous continuiez à observer la plus grande prudence et une extrême circonspection et discrétion. Vous savez aussi que ces révélations ont coïncidé avec celle de la faillite de la banque qui est le plus ferme rempart de notre société, et le soutien indéfectible des membres qui doivent affronter une période troublée ou un revers de fortune. Eh bien, la situation apparaît désormais un peu plus claire. Il y a un espoir de réhabilitation, au moins pour ce qui est du crédit de la banque, qui s'est trouvé si sérieusement menacé.

Un murmure d'approbation accueillit ces paroles. Le vicomte poursuivit :

— Grâce à l'abnégation de l'un de nos directeurs, nous pourrons renflouer une bonne partie de la somme dont les livres de la banque constatent la disparition ; et quant au solde, il ne sera pas difficile d'entamer des négociations pour l'obtention de moratoires et le maintien des transactions de notre établissement. Cela, comme je viens de vous en faire part, vous devez en savoir gré à l'un de vos directeurs. Le comte du Vernier, comprenant que la seule façon de perpétuer notre entreprise et de relever l'édifice de notre prospérité à venir, consistait à entreprendre et accomplir un sacrifice extrême.....

— A fait une courageuse « suppression » - interrompit de la Cueva.



— Taisez-vous ou je vous arrache la langue! – vociféra du Vernier, pâle comme la mort.

— Je ne me tairai pas, pardieu! J'en ai plus qu'assez, vaillant comte, de vos rodomontades! Que l'on sache une fois pour toutes que le sacrifice dont nous a parlé le directeur Parini.....

— Faites-le taire ou je le tue! – s'exclama Ernest, rugissant de colère, en s'adressant à Parini qui s'était interposé entre eux.

Mais le seul résultat fut de redoubler l'audace de De la Cueva, qui poursuivit avec davantage d'emphase encore :

— Il est nécessaire, messieurs, que chacun reconnaisse ses mérites et que vous tous reconnaissiez celui de chacune des personnes qui se trouvent à la tête de l'association du « Gant Rouge ». Cet illustre rejeton de la très noble maison du Vernier, que vous voyez ici déterminé à dissimuler par fausse modestie ses mérites éclatants; le dévoué vigile qui, entre autres titres, peut se targuer d'avoir causé la mort du naïf Jacob Springfield après l'avoir habilement dévalisé comme le règlement l'impose, est celui-là même aussi qui, comme couronnement de sa carrière et s'inclinant devant le devoir chrétien de nous sauver de la ruine, a accompli le plus sublime des sacrifices : la « suppression » du noble lord Darington, son illustre beau-père....

Un profond cri d'horreur étouffé retentit lorsque le baron aborda cette partie de son discours, un cri qui alarma tous les présents, lesquels se dirigèrent en foule vers le lieu d'où il était parti.

Le comte du Vernier, horriblement pâle, courut dans la même direction et pressa d'une main tremblante un ressort caché dans l'un des angles de la pièce.

Un pan de mur se dévoila, qui n'était autre que l'entrée secrète d'un cabinet contigu, et sous les yeux stupéfaits d'Ernest et des autres membres de la société, le corps d'une femme évanouie, dans des vêtements de deuil, apparut.

— La comtesse, ici! – s'exclama Ernest en poussant un cri de fureur. Ah misérable! – ajouta-t-il en sautant avec la furie d'un chacal sur le baron de la Cueva. Tu t'es vengé et tu vas mourir! Prépare-toi à payer, une fois pour toutes, tes vilénies et tes trahisons!

Il s'ensuivit une terrible lutte. Les personnes présentes, stupéfaites de cette scène imprévue, ne parvinrent pas à séparer les combattants qui,

poignard en main, s'attaquaient sauvagement. Pour finir, de la Cueva, acculé dans un angle de la salle, fit un faux pas et tomba à terre. Du Vernier, écumant de colère et ivre de sang, plongea son poignard acéré dans la poitrine de son ennemi...

Digne couronnement des crimes d'un misérable et digne accomplissement pour une assemblée qui avait le vol pour objet, le crime pour boussole et le sang pour emblème! Le lendemain on annonçait dans les journaux le mystérieux assassinat du baron de la Cueva et la fuite en Italie du vicomte Parini.

Il va sans dire que celui-ci emporta avec lui les fonds reçus du comte du Vernier, et que la faillite de la banque « Parini, de la Cueva et Cie » fut encore plus retentissante que ce que l'on aurait pu imaginer.

Le comte du Vernier emporta en voiture son épouse évanouie. Arrivé à la porte de son hôtel particulier il descendit du véhicule, écarta le valet qui accourut pour l'aider et, soulevant Émeline dans ses bras, il monta l'escalier et la conduisit dans ses appartements.

Là il la déposa sur le lit et, ayant fait appeler Sarah, il lui dit brutalement alors qu'elle accourait :

— Veuillez vous occuper de la comtesse qui vient d'être victime d'un malaise.

Sarah s'emprensa au chevet de son amie et lui prodigua ses soins, non sans avoir remarqué d'emblée, effrayée, l'affreuse pâleur du comte et le désordre de sa tenue.

Laissons là les deux amies, l'une sans connaissance, l'autre s'employant à la ramener à la vie et à compenser par ses douces caresses et sa compassion les souffrances de cette victime d'un infâme sans vergogne.

Comment la comtesse du Vernier était-elle parvenue au lieu d'où elle avait pu être témoin des scènes d'horreur qui avaient déchiré son âme et terrassé son corps ?

Pour le savoir, il faut que nous prenions connaissance d'un mystérieux billet qu'Émeline avait reçu l'après-midi même.

On y lisait :

Comtesse du Vernier : si vous respectez à sa juste valeur l'honneur de l'illustre nom de votre père et souhaitez être en mesure de connaître un grave secret qui vous importe autant, voire davantage, que la vie même, je vous prie de m'accorder un entretien ce soir à huit heures, heure à laquelle votre époux sera déjà sorti. Si vous acceptez, il suffit que vous fassiez répondre « soit » au messenger qui vous remet ce billet.  
Baron de la Cueva

— Un secret! Un secret qui entache l'honneur de mon père! Que faire, mon Dieu? Serais-je donc menacée par de nouveaux malheurs? Je rencontrerai cet homme, oui. Il faut qu'il y ait un motif grave pour qu'il m'écrive en ces termes.

En conséquence, elle donna au messager la réponse convenue.

À l'heure indiquée, le baron se présenta chez Émeline.

— Je ne doute pas que la teneur du billet que je vous ai fait parvenir vous a fort surprise – dit-il après avoir salué la comtesse avec une gravité cérémonieuse.

Celle-ci répondit à son salut d'une inclination de tête et, ayant invité le baron à s'asseoir, elle répondit :

— En vérité il m'a semblé que seuls de puissants motifs pouvaient vous avoir poussé à cette démarche.

— En effet, madame la comtesse : le motif est gravissime ; il ne s'agit, comme je vous l'ai dit dans cette lettre, de rien moins que de l'honneur du nom sans tache de vos aïeux, outragé, pardonnez-moi si je vous le dis avec cette franchise aussi rude que nécessaire, outragé par les vils agissements d'un époux indigne de vous.

— Vous m'insultez, monsieur le baron, et je ne sais comment vous avez osé solliciter cette entrevue dans un but aussi condamnable.

— Madame, croyez que je....

— Vous avez insulté mon époux et vous n'avez aucun droit à demeurer un seul instant de plus en ma présence.

— Je vous jure que mon propos n'est autre que de démasquer l'infâme qui vous trahit.

— Sortez, monsieur, si vous ne voulez pas que j'appelle les domestiques à mon aide!

— Donc vous refusez de savoir ce qui se passe? Vous rejetez les preuves irréfutables que je vous apporte? Vous renoncerez au témoignage de vos propres sens si je vous permets d'assister à certains actes – que dis-je! – aux infamies de votre époux?

Émeline se mit à trembler, hésita et dit :

— Baron : vous agissez mal en abusant ainsi de mon indulgence pour assouvir votre inimitié à l'égard de mon mari.

— Je peux vous rendre témoin de certains agissements qui manifesteront et démontreront la véracité de mes affirmations. Ce soir même le

comte doit se présenter dans un lieu où je peux, moi, vous conduire et dans lequel certaines révélations doivent être faites, qui vous prouveront que ce que je dis est vrai. Là vous pourrez vous persuader que le comte du Vernier est indigne de cette noble épouse dont il traîne le nom dans la boue.

— Mon Dieu ! Se pourrait-il... ?

— Venez avec moi et je vous prouverai que le baron de la Cueva sait honorer sa parole.

— Que faire, mon Dieu, que faire ?

— Une voiture m'attend à la porte ; vous pouvez vous couvrir d'un voile et vous parviendrez sans qu'on vous remarque à l'endroit indiqué.

Après quelques instants d'un douloureux débat entre le désir de dissiper des doutes cruels et les graves inconvénients d'une démarche dangereuse, la comtesse trancha enfin et accompagna le baron, protégée par un voile épais.

Le lecteur connaît la suite.

Dans son lit, la comtesse du Vernier est pâle comme une morte.

Elle se sent faible, la mort viendra peut-être la délivrer du poids de la vie. L'épouvantable réalité a brisé son cœur endolori.

Elle, la noble fille de lord Darington, est l'épouse de l'assassin de son père.

Dans l'air qu'elle respire, dans cet hôtel, on dirait qu'elle sent soudain les vapeurs du sang.

Elle a uni sa main à une autre qui tenait un poignard.

Donc, s'il plaisait à Dieu de lui donner des enfants, elle serait la mère des enfants d'un bandit.

Elle a été témoin de l'horrible assemblée du « Gant Rouge ». Elle a découvert l'affreux secret et son esprit est en proie à la souffrance.

Elle se retrouve au bord d'un abîme et la tête lui tourne.....

Le déshonneur la menace avec son sinistre cortège de tristes rancœurs. Qu'y a-t-il dans cette âme pure et innocente ?

Une nuit lugubre.

Parfois il lui semble entendre la voix du vieillard qui accuse son assassin devant elle.

La fièvre s'empare d'elle.

Un ange souffre le martyr.

Un autre ange veille au pied du lit; un autre ange à qui Émeline a révélé le douloureux secret : Sarah Springfield.

Sarah Springfield a souffert elle aussi en entendant l'effroyable révélation; mais elle s'efforce d'apporter à l'âme de son amie souffrante une lueur de consolation. Quelle femme forte et courageuse !

Écoutons-les !

— Émeline, efforcez-vous d'éloigner de votre esprit cet abattement. Vous devez vous souvenir que ce coup m'a blessée moi aussi. Nous devons nous consoler l'une l'autre, et surtout faire ce que je vous ai dit. Votre oncle

se trouve en Amérique où, comme vous le savez, il s'est établi il y a un an de cela. À ses côtés, en ces terres lointaines, nous pouvons trouver la quiétude qui nous sera toujours refusée ici. Je ne dois pas demeurer plus longtemps sous le même toit qui abrite le responsable de la mort de mon frère. Vous....

— Je ne vois pas d'autre remède que la mort – répondit Émeline en se redressant. J'ai longuement médité sur ce que je dois faire. J'ai profondément souffert. Aucun supplice n'égale le mien ; si je dénonce à la justice le crime de cet homme, l'infamie retombera également sur mon front. Il me semble déjà lire dans les journaux les comptes rendus du procès devant les tribunaux, où l'on verra mon nom mêlé à celui de cet infâme..... Fuir, comme vous me le proposez, est bien difficile ; de plus, aux yeux de la société, cet homme a des droits sur moi, je suis son épouse, l'épouse de l'assassin de mon père !

Et elle fondit en larmes comme un enfant.

Sarah attira sur son sein la tête si belle de son amie, échevelée et manifestant tous les signes d'une douleur sans fond. Bien qu'elle aussi eût voulu laisser couler ses larmes, elle se contint pour ne pas augmenter le flot de celles d'Émeline, qu'elle encourage de ses propos affectueux ; et voici une sculpture de groupe qui, copiée par un ciseau habile dans du marbre de Carrare pourrait s'intituler « statue de la consolation et de la douleur ».

Quelques moments plus tard Sarah se retirait en silence, abandonnant la malade au repos d'un sommeil réparateur.

Émeline dort, donc, lorsque la porte de son alcôve s'entrouvre, par où s'introduit le comte du Vernier.

Il s'approche du lit et contemple la malheureuse. Il voit son visage couleur de cire ; ses yeux clos ; sa blonde chevelure en désordre, si longue sur l'oreiller où repose sa tête. Elle respire, et son souffle est parfois interrompu par des soupirs.

Le comte, pendant ce temps, les bras croisés, regarde avec indifférence ce tableau émouvant.

Il approcha un fauteuil du bord du lit.

Émeline alors ouvrit les yeux et poussa un cri étouffé, mélange de surprise, de peine, d'horreur, de peur et de désespoir.

— Allez-vous en ! – s'exclama-t-elle, tremblante et agitée, à l'adresse de son mari. Au nom du Ciel sortez de cette pièce !

— Bien — répliqua le comte. Mais auparavant il faudra bien que vous m'écoutez. Vous avez commis une imprudence qui mérite d'être sanctionnée. Rappelez-vous, madame, que je vous ai trouvée dans un lieu où vous n'auriez jamais dû vous rendre et d'où, sans ma présence, vous ne seriez jamais sortie. Très bien. Je ne vous savais pas si curieuse, ni si déterminée. Vous êtes digne, selon ce que je vois, de porter à votre jolie main droite l'insigne de nos affiliés. Comme vous savez tout, n' imaginez pas que je me présente à vous candide comme la colombe et innocent comme l'agneau. Il n'en est rien. Tout ce que vous avez vu et entendu est la pure vérité, ni plus ni moins.

— Partez! — cria à nouveau Émeline en se redressant tout enflammée de colère, sublime devant le cynisme de ce criminel.

Son visage semblait illuminé.

Lorsque, dans un cœur qui n'est qu'amour et tendresse, éclate une juste colère contre la méchanceté, on voit comme des éclairs, comme des fulgurances de la foudre. C'est ainsi que l'on doit concevoir la sainte colère des chérubins.

— Partez! — s'exclama à nouveau Emeline.

Le comte riait d'un rire sardonique et forcé.

Il fallait avoir l'âme d'un condamné pour ne pas s'émouvoir à la vue de cette expression à la fois triste et indignée, de ces cheveux épars, ces bras nus, ces yeux mouillés de larmes.

— La pure vérité — poursuivit le comte — à ce détail près que vous ignorez le châtement bien mérité de ce traître de la Cueva, qui s'est noyé dans son propre sang le soir même où il vous a conduite là où vous savez.

— Assassin! — cria Emeline. Assassin de mon père!

Du Vernier bondit comme un tigre furieux, saisissant rudement l'un des bras de la malade, et dit avec une colère sauvage :

— Taisez-vous ou je vous jure par l'enfer que vous suivrez votre père!

— Misérable!

— Pas un mot de plus! — rugit le brutal bourreau. Ne savez-vous pas que je peux vous faire disparaître, que je peux vous enterrer dans un abîme secret d'où vous ne sortirez jamais?

— Vous me menacez de mort! Quel bien suprême! Je cesserai de respirer cet air empoisonné que vous respirez, je ne vous verrai plus, assassin sanguinaire! La mort! Qu'elle vienne quand vous le désirerez! Je mourrai



heureuse! Que peut bien vous faire un cadavre de plus ou de moins.... J'aurais dû vous livrer à la justice; je ne l'ai pas fait pour ne pas subir moi-même votre déshonneur. Sachez que je vous hais! Je ne peux pas, je ne veux pas poser les yeux sur vous. Vous êtes éclaboussé du sang de Jacob Springfield, du sang de mon père; vil ingrat! Et de celui de toutes les victimes de votre association. Il y a longtemps que votre tête aurait dû tomber en place de Grève; la guillotine vous attend. Votre place est au bagne, sur les pontons et dans les culs-de-basse-fosse; assassin! Assassin! Je suis la fille de lord Randolph Darington, empoisonné de votre propre main dans cette demeure!

Tandis que la comtesse parlait, sur le visage de du Vernier s'étaient succédé la colère, la vengeance, le désir de tuer.

— Taisez-vous! — s'exclama-t-il avec un accent terrible.

Elle continua :

— Tuez-moi, assassin de mon père! Je ne crains pas la mort; vous pouvez saisir un poignard et me l'enfoncer dans le cœur! Empoisonnez-moi, tuez-moi comme cela vous chante, puisque pour vous tous les crimes se valent!

Alors le comte du Vernier se dressa comme le génie du mal : dans ses yeux on voyait flamber le feu de l'enfer; ses cheveux presque hérissés lui donnaient un aspect effrayant; sa main serrait sans pitié le bras délicat d'Émeline. D'une voix assourdie par la fureur il s'exclama :

— C'est ce que tu veux? Eh bien, soit!

Et il sortit.

Au soir même de la scène que nous venons de décrire, la nouvelle du décès de la comtesse du Vernier circulait dans tout Paris.

Les maisons nobles et les amis distingués du comte reçurent un luxueux faire-part, ourlé de noir, où on pouvait lire, en caractères elzéviens, ce qui suit :

Ernest, comte du Vernier, fait part du décès de la comtesse du Vernier, survenu hier soir; et invite ses amis au cortège funèbre qui partira de sa résidence à la première heure. L'hommage se terminera au Père-Lachaise.

La nouvelle causa une grande surprise.

Que le lecteur, qui peut-être soupçonne que nous avons affaire à un nouveau crime, veuille bien écouter l'explication que nous allons donner pour répondre à son attente.

Aussitôt sorti de la chambre de son épouse, le comte du Vernier se dirigea vers une pièce secrète de sa demeure.

Ce lieu, connu de lui seul, était une pièce humide, sombre et bizarre.

Là, il examina le sol, scruta fixement ses fentes; et après avoir concentré un court moment toute son attention à la recherche de quelque chose, il s'exclama :

— C'est là.

Il tira de sa poche une petite clé et l'introduisit dans une sorte de serrure qui se trouvait au milieu de la pièce.

Comme par magie, une grande ouverture apparut, qui dévoila l'accès à un souterrain.

Le comte descendit puis ressortit après quelques instants.

Il se dirigea ensuite vers la chambre de sa femme. Celle-ci avait passé un peignoir sombre et reposait à demi étendue sur un fauteuil.

— Suivez-moi — dit le comte en lui lançant un regard féroce.

Elle se leva et le suivit sans un mot le long des galeries de la vaste maison. Ils arrivèrent dans la pièce sombre et mystérieuse. Il la fit descendre par l'escalier du souterrain, et descendit à sa suite. À l'intérieur il y avait un vieux divan et une lampe posée sur une table boiteuse.

— Voici votre tombe, madame — proclama le comte d'une voix lugubre, tandis que se peignait sur son visage une sorte de reflet de la colère qui brûlait en lui. — Vous l'avez voulu — poursuivit-il — et désormais la comtesse du Vernier sera une morte vivante. Je veux dire, au cas où vous ne me comprendriez pas, que je n'ai pas l'intention de vous assassiner. Vous êtes trop belle... et, enfin, femme, pour que je fasse usage contre vous du poignard ou du poison. Vous m'avez accusé d'être l'assassin de votre père. Et je ne veux pas l'être de la fille. Sachez donc qu'aux yeux du monde vous êtes morte. Demain, tout Paris accourra à vos obsèques. Votre nom sera imprimé dans tous les journaux, entouré de bandeaux de deuil. Et je le porterai moi-même avec rigueur pour recevoir les amis qui viendront me présenter leurs condoléances à l'occasion de votre décès. Vous n'êtes plus la comtesse du Vernier. Vous êtes une morte qui ne dispose pas de plus d'espace que celui de la crypte où elle repose. Je peux me marier, je suis veuf. La comtesse du Vernier sera une autre femme, demain, s'il m'en prend la fantaisie. Et tout cela par votre faute. Les imprudences que vous avez commises ont eu pour conséquence votre état actuel. Demeurez donc ici, où personne d'autre que moi ne vous verra, lorsque je vous apporterai votre repas quotidien. En contrepartie de votre décès je deviendrai votre serviteur. Vous voyez que je suis galant même avec mes pires ennemis. Vous ne pouvez pas vous plaindre de ma générosité envers vous. Je suis munificent tout autant que sévère. Je ne tolère pas qu'une bouche rose m'insulte; en revanche, je fournirai à cette même bouche du pain lorsqu'elle aura faim et un verre d'eau quand elle aura soif. N'ai-je pas une âme bien différente de ce que vous imaginez?

Émeline ne répondit pas un seul mot. Lorsque le comte sortit, elle tomba évanouie sur le vieux divan.

Ernest du Vernier se démena si bien pour ses arrangements que, le lendemain, dans le salon principal de sa demeure, on pouvait voir un cercueil, fermé, qui portait à l'une de ses extrémités les initiales E C d V.

Entre temps, quand Sarah Springfield, le matin venu, se rendit dans la chambre de son amie pour la voir, et y trouva un lit vide, elle soupçonna quelque nouveau crime.

Ernest lui fit part du décès d'Émeline la nuit précédente, frappée d'une soudaine attaque. Et de la même façon, quand elle demanda, pleurant de désespoir, qu'il fût découvrir le cadavre pour la voir une dernière fois, il s'y refusa catégoriquement.

Sarah se convainquit qu'un grand crime avait mis fin aux jours de son amie, de sa sœur, et elle conçut l'espoir de le découvrir, raison pour laquelle elle resta dans la vaste demeure, attendant le comte du Vernier qui, dans sa voiture fermée, suivait le cercueil dans le cortège funèbre, avec à sa suite la noblesse la plus distinguée, jusqu'au cimetière du Père-Lachaise.

Nous verrons comment Sarah Springfield se comporta dans son projet audacieux.

### XIII. COMMENT LA COLOMBE PEUT VAINCRE LE MILAN

La pauvre Sarah Springfield, les yeux rougis de larmes, éplorée, erre dans les salons vides de l'hôtel du Vernier, désert.

Elle a vu comment ces funérailles étaient organisées de façon si insolite et dans la précipitation et d'emblée le soupçon que le misérable assassin de lord Darington et de son propre frère a encore commis un nouveau crime s'empare de son esprit abattu.

Cependant la jeune femme héroïque, se ressaisissant du fond de son accablement extrême, grâce à un énergique effort de volonté, se prépare à démasquer l'infâme. Alliant énergie et prévoyance, elle échafaude la stratégie qui lui permettra de parvenir à ses fins, stratégie que le lecteur ne tardera pas à découvrir, et animée d'une résolution sans faille, elle attend le retour d'Ernest du Vernier.

Celui-ci se présente enfin, en grand deuil, au retour des obsèques.

Il y a dans ses yeux un éclat sinistre.

Sur son visage marqué, l'expression pleine de défiance du coupable.

On dirait que le crime a transfiguré cet homme à sa façon.

Sarah Springfield, noble et altière, les yeux secs et l'expression sévère, se plante devant lui, déterminée et farouche comme l'image même du châtiment, et lui dit d'une voix impérieuse :

— Comte, je dois vous parler.

Celui-ci, surpris par le ton comminatoire inhabituel sur lequel cette requête lui est adressée, tente de répliquer avec hauteur, mais l'attitude résolue et énergique de Sarah lui en impose et il la suit jusqu'à une pièce voisine. Une fois là, Sarah prononce d'un air solennel ces mots, qui résonnent comme une terrible accusation :

— Comte Ernest du Vernier, qu'avez-vous fait de votre épouse ?

D'abord déconcerté par cette apostrophe inattendue, Ernest se reprend bien vite et, tremblant de colère, mais s'efforçant de se contenir, il répond en affectant une volubilité cynique :

— Voilà une question bien vaine, jolie Sarah, alors que vous venez d’être témoin....

— En voilà assez! – l’interrompit-elle d’un ton ferme. Bas les masques, comte, tout cela ne vous sert plus à rien désormais! Je sais tout. Et vos arguties hypocrites sont donc inutiles.

— Ah, ah! Comme ça vous savez tout? Et ne voudriez-vous pas me faire part des grandes choses que vous dissimulez, belle indignée?

— Oubliez donc, ne serait-ce qu’une fois, votre impudent cynisme, vigile du « Gant Rouge », assassin de lord Darington!

Sarah prononça ces mots le visage illuminé d’une sainte colère. Ses yeux lançaient des éclairs.

Ernest recula vivement, tel une bête blessée, mais se domina aussitôt et d’un air terrible, avec une expression diabolique, il rugit, s’avançant menaçant vers elle.

— Ah! Vous aussi souhaitez mettre ma patience à l’épreuve? Peut-être souhaiteriez-vous, sait-on jamais, connaître le sort de ceux qui se risquent à provoquer ma colère?

Et il s’apprêtait à la saisir par le bras.

Sarah, reculant vivement, s’exclama d’un ton vibrant :

— Arrière! Misérable assassin! Vous ne toucherez pas à un seul de mes cheveux. Sachez que vous êtes en mon pouvoir et que si vous abusez lâchement de ma faiblesse, vous n’y gagnerez rien d’autre que d’aggraver la sévérité de votre châtement, désormais imminent!

— Des menaces! Contre moi? – s’exclama du Vernier avec un rire sardonique. Allons, belle lionne, convenez qu’elles ne sont guère redoutables. Je vais vous dompter.

— Vil personnage, vous auriez le dessein de m’outrager? Oui, je sais que vous le tenteriez si vous le pouviez; aucune infamie n’est à exclure de la part de celui qui, comme vous, est accoutumé à s’étourdir des horribles vapeurs du sang.

Du Vernier, avec une expression de colère sauvage, s’exclama :

— Taisez-vous, sinon.....

— Je vous ai déjà dit que je ne vous crains pas, tueur de jeunes gens, de vieillards et de femmes! Je vous répète que vous êtes à ma merci. Avertie de la sournoise férocité, de l’infamie criminelle qu’abrite votre âme, j’ai bien pris mes précautions. Aujourd’hui, à l’heure que j’ai fixée, on doit

déposer à la Préfecture de Police une plainte et l'inventaire circonstancié de vos crimes, plainte qui vous conduira à l'échafaud si vous ne m'avouez pas ce que vous avez fait d'Émeline. Vous êtes sous surveillance. Ne me menacez pas, tout est inutile.

— Puisqu'il en est ainsi – rugit le comte d'un air diabolique – nous allons parachever l'œuvre commencée. Vous allez rejoindre vos amis....

Et il esquissa un geste dans sa direction.

Sarah, hautaine et calme, se redressant avec la majesté d'une reine, s'exclama en le repoussant d'un geste impérieux :

— Que ces mains souillées du sang de tant de victimes innocentes ne me touchent pas ! Ne pensez pas m'intimider par vos menaces : qui peut relever un front fier et serein, ne craint pas la mort. Comte du Vernier, méditez ce que je vais vous dire : que vous me sacrifiez ou non, vous monterez aujourd'hui à l'échafaud, s'il est vrai que votre épouse a péri de votre main. Vous ne gagnerez rien à ma mort, vous ne ferez que précipiter votre ruine.

— Et si Émeline, en fait, n'était pas morte ?

— Mon Dieu ! Cela serait-il possible ? Oh, je vous en prie, comte du Vernier, ôtez-moi de ce doute terrible ! Dites-moi, est-il vrai qu'elle respire encore ?

— Il me serait difficile de me montrer si compréhensif envers qui vient de me menacer comme vous l'avez fait.

— Oh ! Mais je vous jure de ne rien faire si vous me rendez Émeline ! Cette plainte ne sera remise à la justice qu'à la nuit.

— En tout cas, Émeline est morte aux yeux du monde.

— Est-ce à dire qu'elle est vivante ? Elle vit, n'est-ce pas ? Vous l'avez cachée ? Dites-le moi, je vous en prie. Rendez-moi Émeline et je vous assure que je ne tenterai rien contre vous ; et qu'ensemble nous partirons d'ici ce soir même pour fuir ensuite très loin.

— Où ?

— En Amérique. Vous savez que M. Edmond Darington s'est établi là-bas.

— Une idée à considérer ! – se dit Ernest. Être débarrassé des deux sans nécessité de recourir à un nouveau crime ! Eh bien – reprit-il en s'adressant à la noble jeune fille – Émeline vit et elle est à l'abri....

— Loué soit Dieu !

Et une expression angélique se peignit sur le visage de la belle jeune femme.

— Il doit être entendu que je vous conduirai à l'endroit où Émeline se trouve ; vous en repartirez ensemble et vous vous en irez immédiatement, comme vous me l'avez promis.

— Oui, oui, conduisez-moi sans attendre auprès d'elle !

— Auparavant vous devez jurer de tenir votre promesse et de retirer la plainte que vous avez eu la malencontreuse idée de déposer...

— Je vous le jure sur la mémoire sacrée de ma mère ! Rendez-moi Émeline et je vous pardonnerai les amers chagrins que je dois à vos errements.

— Bien, suivez-moi.

Et ce disant le comte traversa plusieurs pièces jusqu'à ses appartements. Une fois là, il conduisit Sarah au cabinet secret que nous connaissons déjà, et de là au souterrain.

Il serait difficile de décrire la scène qui suivit.

Ces deux femmes qui quelques temps auparavant pensaient se trouver séparées par la plus grande distance que l'on peut imaginer puisque, tout au moins aux yeux du monde, l'éternité les séparait, se trouvaient à nouveau réunies au milieu des transports et des effusions les plus tendres. Voyez-les, dans les bras l'une de l'autre, mêlant leurs larmes et leurs sanglots et formant un tableau splendide et émouvant !

Laissons-les trouver une douce consolation dans l'épanchement de leur profond chagrin.

Du Vernier, étant ce qu'il est, n'a pas voulu assister à cette scène. Après avoir renouvelé ses recommandations à Sarah, il les a laissées seules et il attend dans sa chambre.



Les choses ayant été organisées comme Sarah l'avait promis au comte, et celui-ci étant désormais délivré de l'épée de Damoclès suspendue au-dessus de sa tête, les deux jeunes femmes partirent le soir même pour Le Havre.



Sarah laissa des consignes à son avocat pour qu'il s'occupe du transfert du legs que lui avait laissé lord Darington, et qui était déposé à la Banque de France, vers une des banques du Chili.

Ces dispositions et d'autres mesures annexes ayant été prises, les deux jeunes femmes avaient pu entamer leur voyage, dans le plus parfait anonymat.

Au Havre elles attendirent le vapeur qui devait les conduire au Chili, et qui leva l'ancre deux jours plus tard.



Voici donc quelle était l'histoire véridique des infortunes de lady Emeline Darington, racontée à grands traits par ses soins dans le parc de l'hôtel de Viña del Mar au dévoué lieutenant de la 3<sup>e</sup> Compagnie des Pompiers de Valparaiso, don Marcelino Gavidia, son sauveur lors de l'incendie dont le lecteur a déjà connaissance.

## QUATRIÈME PARTIE

## I. UN CHAPITRE D'AMOUR

La douce saison atteint son mois le plus paisible. La lumière du soleil se glisse entre les jeunes rameaux, réchauffant les bourgeons qui éclatent, et les oiseaux joyeux se livrent à leur tapage mélodieux en voletant dans les prairies fleuries.

La nature revêt ses plus beaux atours et s'orne de ses bijoux les plus ravissants. Les nids piaillent, bercés par la brise qui murmure : mélange de soupir et de ramage, accord mystérieux de la forêt.

La sève circule dans l'arbre comme le sang dans l'homme, chaud et pulsant un courant impétueux et invisible.

Béni soit le Seigneur qui a allumé l'astre de vie au firmament et, dans le ciel de l'âme, l'astre de l'amour et, sous sa sainte influence nous brûlons de désirs infinis, dans l'extase suprême des anges !

Par un tour de passe-passe du romancier, nous voici à Santiago du Chili et au bord du pittoresque lac de Quinta Normal.

Levons le rideau.

Personnages : Mr Edmond Darington, le prospère commerçant de Valparaiso. Sa nièce, la divine Émeline, pardon pour l'effet de rime. Mademoiselle Sarah Springfield, Marcelino Gavidia et le jovial ingénieur José Maria Vergara. Cinq en tout.

La scène se dispose ainsi :

Sous les frondaisons d'un grand arbre il y a un banc de fer suffisamment long pour qu'un couple occupe l'une de ses extrémités, et l'autre le bout opposé ; Gavidia et mademoiselle Darington, Vergara et mademoiselle Springfield. Mr Darington – qui est un naturaliste passionné – se promène, un monocle vissé à l'œil droit, examinant avec curiosité les arbustes qui poussent au bord du lac ou dans les pittoresques plates-bandes voisines.

Pour un spectateur non averti, les couples s'entretiennent de sujets sans importance. Nous, pour complaire à notre aimable lecteur, nous nous introduirons au sein de ces âmes et nous évoquerons ces cris du cœur et

ces mots intimes que les lèvres retiennent, mais qui résonnent jusqu'aux tréfonds de la poitrine, faisant palpiter les cœurs. Nous dirons donc ce que pensent à l'unisson les deux amoureux de ces adorables femmes. Duo des cœurs.

*Marcelino, fixant le visage de sa compagne, occupée à jouer avec un bouquet de violettes.*

— Oh ma vie, mon amour, ma belle Émeline! Je t'adore. Regarde-moi : c'est dans tes yeux bleus humides que je trouve le bonheur; tes regards me transportent; lorsque tu fixes sur moi ton attention, je ne saurais dire ce que je ressens : mon sang circule avec plus de vigueur et mon cœur bat la chamade.... Souris-moi : je désire contempler l'aurore. À chaque boucle de ta longue chevelure je suis redevable d'un baiser. Quand pourrai-je payer toute ma dette? Oh, ma belle forteresse de fleurs, laisse-moi saluer l'étoile qui demeure en toi!

*José Maria, le manteau de Sarah sur les genoux et la regardant, tandis qu'elle aussi le regarde de ses yeux sombres et brillants.*

— Ah! Ma jolie friponne! Voilà que tu m'as attrapé! Moi qui ai si longtemps musardé dans les jardins de Viña del Mar et de Santiago, tout comme le colibri gourmand et malicieux! Tes cheveux d'encre me retiennent prisonnier, tes yeux – ces noirs abîmes – me fascinent; sur ta bouche, minuscule portique de rubis, viennent folâtrer sans cesse les baisers et les caresses comme de petits lutins tentateurs, et ta main si fine, si petite, qui fait naître des mélodies, ce précieux bouquet de lys, m'a fait penser très sérieusement à ma propre main droite, et imaginer un curé en train de réciter l'épître de St Paul....

**Marcelino.** — Oh! Combien je l'aime! Pourquoi l'ai-je rencontrée? Il y a un abîme entre nous deux, presque impossible à franchir. Depuis que j'ai entendu de sa bouche la terrible histoire de sa vie, la passion que mon cœur abritait a grandi plus encore. Mon ange, ma vie, mon Émeline. Quel malheur fut le mien de te rencontrer! Et pourtant, je lis dans tes yeux que tu m'aimes :

ta bouche n'a pas prononcé une seule phrase qui m'encourage ; et cependant je comprends que si l'effroyable obstacle qui empêche notre bonheur n'existait pas, tu m'avouerais que tu éprouves la même chose que moi, ma blonde magicienne ; il n'existe pas de cœur pareil au tien, ni un amour pareil au mien sous la diaphane lumière des cieux !

**José Maria.** — Parole d'honneur, devant des regards si intenses, je tremble comme un enfant craintif. Si elle me parle, il me semble écouter une musique divine. Je suis complètement fou. Je ne pense qu'à elle ; et quand je me penche sur mes plans, le compas dans la main droite et la règle dans la main gauche, je vois son visage à l'intérieur de moi, il me semble écouter un accent infiniment suave, les courbes deviennent des droites, les droites se retrouvent courbes, j'oublie les mathématiques et il me vient l'envie d'écrire des vers. Jeune fille aux yeux noirs, je suis amoureux de toi !

**Marcelino.** — Bien que notre union soit impossible, je t'aimerai. Mon âme, Émeline, je t'adore de tout mon cœur embrasé. Je sais que tu m'aimes, même si tes lèvres ne me l'ont pas dit. Je porterai ma douleur en silence. Comme nous aurions été heureux si nous nous étions rencontrés avant que tu ne deviennes l'esclave de ton devoir ! Je sens combien tu souffres, mon âme, ma vie. Tu m'aimes comme moi je t'aime. Je l'ai lu dans le cristal limpide de tes yeux ; je l'ai compris par les frémissements de ta main quand elle rencontre la mienne. Fleur divine, joie des Grâces, pourrai-je un jour m'enivrer de ton parfum céleste ?

**José Maria.** — Sarah de mon cœur : depuis le jour où tu m'as laissé entendre que tu m'aimais, le ciel m'est apparu plus bleu et plus beau, les fleurs plus colorées et plus fraîches ; j'ai senti naître au fond de moi quelque chose qui ressemble à l'aurore ; et quand, après le travail de la journée, un sommeil réparateur clôt mes paupières, je te vois comme un ange auprès de moi ; je respire un parfum de bonheur et, parmi les délicieux accords qui me

semblent venir du piano, où tu excelles, je crois entendre de tendres bambins, babillant comme des rossignols nouveau-nés, qui me disent de temps en temps de leurs voix mélodieuses « papa ». Et tout cela dans un foyer propre et bien agencé, visité par les fées du bonheur et débordant des bénédictions que Dieu envoie à ceux qui l'aiment.

Telles sont les pensées de nos personnages, lorsque le prosaïque Mr Darington s'approche de Gavidia et, lui montrant quelques feuilles qu'il a cueillies en cachette et qu'il examine soigneusement à travers son lorgnon, lui dit, interrompant les amants :

— Don Marcelino, mon ami, voici un exemplaire magnifique du *dianthus caryophyllus*\* de Linnée!

Peu après tous quittent la Quinta Normal, dans cet ordre : Marcelino et Émeline, devant; Vergara et Sarita derrière; et, fermant la marche, Edmond Darington, les mains enfoncées dans les poches de son paletot, avec son inséparable lorgnon pendant au bout d'une chaîne d'or.

Nos vieilles connaissances sont venues en excursion dans la belle capitale.

Après avoir rejoint leur voiture, ils se dirigèrent vers l'hôtel où ils étaient descendus, puis à la gare du chemin de fer, d'où ils partirent pour Valparaiso, leur lieu de résidence.

Le train filait à toute vitesse, laissant derrière lui son dense panache de fumée blanche; au loin on apercevait la cordillère couronnée de neige, dorée par le soleil qui la noyait sous des flots de feu rougeoyants; et lorsque la rapide locomotive traversait les pâturages proches, lorsqu'elle lançait ses coups de sifflet rauques, les lents mugissements des vaches qui paissaient alentour lui répondaient, lui rendant son salut.

Quelques jours plus tard, chez Mr Darington, on lisait avec tristesse cette courte missive :

Mes chers amis : je viens de recevoir de mes supérieurs l'ordre de prendre le vapeur de El Estrecho, qui part demain à la première heure. On m'a fait savoir que mon voyage me conduirait en France et en Belgique, afin de m'y occuper d'affaires en rapport avec ma

---

\* Œillet commun

profession. Je reviendrai bien vite, je l'espère. N'ayant pas le temps de prendre congé de vous, à cause des préparatifs que je dois faire en toute hâte, j'ai recommandé à Marcelino de le faire pour moi et de me donner certaines nouvelles.... Adieu mademoiselle Émeline; Adieu Sarah. Jusqu'à mon retour. Saluez Mr Darington.

José Maria Vergara.

Sarah Springfield ne put retenir une larme qui roula sur sa joue, tandis que son amie s'efforçait de la consoler par des plaisanteries pudiques et tendres à propos du retour du voyageur et que Mr Darington, essuyant son lorgnon avec un mouchoir, s'exclamait d'un air très sérieux :

— Que Dieu protège à l'aller comme au retour notre brave ami Vergara!

## II. DEUX LETTRES, VIA LE DÉTROIT DE MAGELLAN

Nous reproduirons ci-après certains courriers reçus au Chili quelques mois plus tard et qui ont un rapport direct avec quelques-uns des héros du présent récit.

En premier lieu nous examinerons un extrait d'une note que, en l'absence du ministre à Paris, son chargé d'affaires envoie au gouvernement chilien.

Voici sa teneur :

Paris, 14 mai 18....

Monsieur le ministre:

Je dois à mon grand regret porter à la connaissance de V.E que les travaux et recherches confiés au lieutenant-colonel du Corps des Ingénieurs, don José Maria Vergara, ont dû être suspendus en raison d'un malheureux accident dans lequel il a été impliqué il y a quelques jours, selon les informations que m'a adressées à ce sujet le Consul du Chili à Bruxelles. L'ingénieur en question se trouvait dans un établissement public de cette ville le jour où s'est produite l'affaire qui m'occupe et là il lui fut donné d'entendre une discussion animée entre plusieurs hommes, non loin de lui, où l'on débattait de la conduite du Chili et du Pérou lors de la dernière guerre \*. Il semble que les propos inconvenants, voire injurieux, tenus par l'un de ces hommes à propos de notre pays poussèrent le lieutenant-colonel Vergara à prendre catégoriquement sa défense, d'où il s'ensuivit un duel qui les vit s'affronter, et au cours duquel Vergara fut blessé alors que son adversaire perdait la vie. La blessure reçue n'est pas très grave et l'on a bon espoir de le voir totalement rétabli d'ici une quinzaine de jours.

---

\* Il s'agit de la Guerre du Pacifique (1879-1883). La Bolivie y fut également impliquée.



Je ne manquerai pas de tenir V.E informée de l'avancée des travaux à partir de la date à laquelle cet ingénieur en reprendra la direction.»

L'autre lettre, datée d'une quinzaine de jours plus tard, disait ceci :

Monsieur Marcelino Gavidia, Valparaiso

Mon cher ami:

Ton malheureux compagnon s'est trouvé en grande difficulté dans ces contrées. Il a frôlé la mort de très près, rien de moins. Mais allons au fait. Par les journaux tu as dû apprendre le duel qui a eu lieu à Bruxelles, entre un noble français et ton humble serviteur. L'affaire s'est déroulée ainsi :

Je me trouvais à l'hôtel de France où je mangeais avec quelques amis. Tu connais bien ma nature pacifique et il te sera donc aisé d'imaginer que j'étais à mille lieues de cette joute en armes dans laquelle j'allais bientôt tenir un rôle, dont je me suis plutôt bien tiré par ailleurs.

Il se trouve que peu de temps avant de quitter joyeusement les lieux en compagnie de mes commensaux, j'entendis qu'à une table voisine quatre ou cinq hommes se disputaient à propos des mérites respectifs des Chiliens et des Péruviens au cours de la récente guerre du Pacifique.

Pradier Foderé \*\*, l'économiste tristement célèbre, était l'un d'eux. Tant qu'ils ne dépassèrent pas les bornes qu'imposent la culture et la décence, je n'avais pas à intervenir puisque, comme tu le sais, « les chiens aboient, la caravane passe ». Je laissai donc Pradier Foderé et un autre Français qui abondait dans son sens cracher leur venin contre le Chili, tandis que leurs compagnons combattaient leurs arguments.

---

\*\* Paul Pradier Foderé (1827-1904), avocat et publiciste. Il enseigna à l'École des Sciences Politiques de Paris de 1874 à 1882, et aussi à l'Université de Lima. Il est l'auteur – entre autres – du *Traité de Droit international public, européen et américain* (8 vol.).

Mais un moment arriva où je ne pus me dominer. C'est le compagnon de Foderé, un comte noble, mais ruiné et de réputation douteuse, car, à ce que je crois, il fréquentait les tripots et autres lieux de réputation suspecte, qui me fit sortir de mes gonds. Figure-toi qu'il se lève tout d'un coup et, complètement exalté, répond plus ou moins en ces termes à l'un de ceux qui argumentaient contre lui et son ami.

— Dites ce que vous voulez, le Pérou est une nation aussi héroïque que malheureuse et les Chiliens ne sont qu'un ramassis de lâches et de voleurs!

Je bondis de mon siège comme mu par un ressort et, apostrophant le Français, je lui dis :

— Vous avez devant vous l'un de ces Chiliens, disposé pour le moins à vous prouver le contraire. C'est vous qui êtes le lâche et le voleur! Voici ma carte!

Cet homme était un fameux duelliste, le comte Ernest du Vernier. Le duel devait avoir lieu le lendemain. Je pris donc mes dispositions comme si je devais entreprendre le grand voyage; je recommandai mon âme à Dieu et... à Sarita; et au matin je me dirigeai vers le lieu choisi, qui se trouvait à la frontière française. J'étais accompagné par les amis Passy et Perales, en qualité de témoins, et par le secrétaire de la légation du Nicaragua, don Joaquin Ortiz.

Le comte, à qui revenait le choix des armes, avait opté pour le pistolet. Le duel eut lieu à vingt pas de distance.

Grâce aux journaux que je t'ai envoyés, tu connais déjà les détails de l'affaire et tu sais, par conséquent, que le pauvre Français rendit son âme à Dieu à mon deuxième tir et alors que je recevais presque au même instant une blessure au bras gauche.

Celle-ci n'a pas été très grave, comme tu as dû le savoir aussi, et c'est ce qui me vaut le plaisir de pouvoir déjà t'envoyer mes salutations et te demander cette faveur de les transmettre aussi à qui tu sais, et de lui faire savoir combien je désire que vienne enfin pour moi le moment de me retrouver dans ma patrie et... à l'église.

Malheureusement, je crois que six mois encore devront s'écouler avant que je ne puisse achever les travaux de ma mission et organiser mon retour.

Mon affectueux souvenir à ta belle mélancolique, à laquelle je souhaite toutes sortes de joies....

Ah, coquin, me comprends-tu ?

De tout cœur,

Ton ami et compagnon dévoué

José Maria Vergara

PS : mes respects à Mr Darington «

Sarah et Émeline ont écouté de la bouche de Marcelino la lecture de cette dernière lettre qui, après avoir fait naître chez lui toute la palette d'émotions contradictoires que le lecteur imaginera sans peine, a arraché ce cri à la veuve, pâle et émue comme son amant :

— Justice divine!...

### III. OÙ LE RÉCIT S'ACCÉLÈRE

José Maria Vergara revint d'Europe au bout de huit mois et fut accueilli par tous ses amis, qui s'étaient rendus à bord dans l'intention de le saluer et de lui raconter combien, dans tout le Chili, on applaudissait à son noble patriotisme et à quel point on s'était inquiété pour sa maladie.

Le jour même de son arrivée il partit pour Santiago, où il rendit compte des résultats de sa mission, puis il rentra à Valparaiso.

Mr. Darington et ses petites Anglaises, comme on les appelle, résident temporairement à Viña del Mar.

Nous sommes chez Mr. Darington. Celui-ci est en train de lire un numéro du *Chilian Times*, tandis qu'Émeline brode un mouchoir de batiste, où elle vient d'achever un M et commence un G.

Sarah est assise au piano et joue un nocturne de Thalberg.

Soudain on entendit la sonnerie du téléphone.

Mr. Darington laissa son journal, ôta son lorgnon, porta le combiné à son oreille, et commença ce discours :

— Allô, allô... À qui ai-je l'honneur? Nous sommes très impatients de vous voir... Merci infiniment... Très bien... Parfait... Avec grand plaisir... Nous vous attendons... Je comprends parfaitement de quoi il s'agit... Bonsoir, nous avons hâte de vous saluer... Comment? Je ne vous entends pas... Comment? Quand vous serez là nous organiserons tout cela... Je crois que ce sera mieux à l'église du Saint-Esprit... Ah, oui, et après à la propriété... J'en ferai part aux amis de la colonie anglaise... Oui, oui, comme vous voudrez... Très bien, à bientôt.

Et la sonnerie retentit à nouveau.

Le vieillard, impassible, retourna à son journal et à son lorgnon.

Sarah se tourna vers lui, l'air mutin, et lui demanda avec qui il parlait, bien qu'elle le sût déjà.

— Avec notre ami Vergara – répondit-il – qui se trouve chez Marcelino et qui viendra cet après-midi pour régler certaines affaires sur lesquelles vous êtes mieux informées que moi.

Elles se regardèrent en souriant.

Quelques temps après Mr. Darington sortit en ville et Sarah descendit au jardin.

Alors Émeline s'approcha presque timidement du téléphone et appela. Elle demanda un numéro et peu après elle commença cette conversation :

— C'est moi... Oh! Oui!... C'est la volonté de Dieu!.... Beaucoup.... Vraiment?... Moi.... De toute mon âme.... menteur!.... Et à juste titre.... Deux jours sans votre visite!.... Alors, vous êtes pardonné.... Lui aussi j'ai grande envie de le voir.... Comment? Je préfère avec des violettes.... Flatteur! Je vous l'ai dit, de toute mon âme... Beaucoup, oui, beaucoup... Je dis beaucoup beaucoup.... What do you say? Oh! Very, very much!

Quiconque aurait pu alors intercepter ce que le fil transmettait aurait entendu un bruit presque imperceptible, un doux bruissement qui, acheminé par l'électricité, après avoir résonné dans le combiné toucha le cœur d'Émeline qui, en raccrochant, tremblante d'émotion, avait le visage empourpré des divines flammes de la pudeur.

Le brave yankee Thomas Alva Edison n'avait certainement jamais imaginé que ce coquin de Cupidon s'emparerait de ses microphones, fils, bobines et batteries pour faire des siennes.

Voici Gavidia et Vergara qui arrivent à Viña del Mar par le train de l'après-midi.

Il va sans dire qu'ils furent reçus à bras ouverts chez Mr. Darington. Émeline, Marcelino et Sarah s'interdirent absolument de prononcer le moindre mot en rapport avec le passé.

Les deux jeunes gens eurent ensuite de longs entretiens avec M. Darington. Puis entre eux, berger et bergère....

À ce niveau les auteurs jugent pertinent de faire gagner du temps et d'épargner la patience du lecteur, en lui évitant les longs développements qu'ils pourraient lui infliger sur le thème Que c'est beau l'amour....



Trois jours après on était dimanche.

Les gens sortent de la première messe à l'église du Saint-Esprit.

Les jolies demoiselles de la station balnéaire défilent, dissimulées sous leurs mantilles noires qui laissent à peine entrevoir un visage blanc et

rougissant comme un frais bouton de rose ; on dirait que l'aurore apparaît vêtue de nuit. On ne voit de leurs cheveux que les quelques mèches qui s'échappent sur leur front ; et l'on peut ainsi constater que, bien que l'aube arbore des boucles blondes, d'autres sont d'un noir brillant, et d'autres encore s'échappent d'une chevelure du plus beau châtain.

Elles sortent avec une allure modeste, qui ne dissimule pas pour autant la prestance des Chiliennes ; et sous la jupe mi-longue apparaissent les pieds minuscules dans leur prison de soie ou de chevreau.

Parce que ce lieu est sacré, Dieu tempère les éclairs des yeux noirs sous les voûtes de son temple ; mais dès que la jouvencelle en sort, après la bénédiction, et se retrouve dans la rue sans autre voûte que celle du ciel bleu, les éclats de ses pupilles se mettent à vibrer, subjuguant les désirs et les cœurs.

Un regard en coin et, impérieuse, elle a déjà semé une étincelle ; puis comme sans y prendre garde, elle laisse entrevoir sous le pli de la mantille la main d'albâtre qui tient le missel, et c'est un septième ciel pour les jeunes blancs-becs et un enfer pour les vieux garçons.

Les hommes sortent à leur tour, époussetant leur chapeau ou rajustant leur cravate et, devenus aveugles, puisque leurs yeux ont suivi les charmes de quelque belle sultane, ils s'égaillent dans toutes les directions ou vont au club voisin s'ouvrir l'appétit en vue du déjeuner.

Tous étaient maintenant sortis de l'église en ce dimanche lorsqu'un homme élégamment vêtu, que l'on reconnaîtra comme étant Marcelino Gavidia, s'approcha du curé qui avait officié et lui parla à voix basse.

— Oui — répondit le curé. Demain matin tout sera prêt.

Les deux amis, Vergara et Gavidia, s'affairèrent toute la journée à parcourir les rues de Valparaiso, apparemment requis par des affaires urgentes.

Le lecteur, qui voit clairement les choses, dira : « Mais, messieurs les auteurs, il est inutile de perdre du temps à me raconter ce que je sais déjà ; que les deux amis préparaient leur mariage ; et que le lendemain matin, dans l'église du Saint-Esprit, le curé les a bénis ; et que, *per omnia vita*, chaque mari a été uni à son épouse, c'est à dire Marcelino à Émeline et Vergara à mademoiselle Springfield. »

C'est vrai, mais ce que le lecteur ne sait pas encore c'est que, peu après la fin de la cérémonie, les mariés et tous leurs invités se rendirent, en

train spécial, dans la propriété de Marcelino, à Limache, où les attendait une foule de membres de la colonie anglaise, outre les nombreux Chiliens, amis des mariés, accourus aussi. Il va sans dire que la 3<sup>e</sup> Compagnie de Sapeurs Pompiers était dignement représentée au mariage de ses collègues.

La propriété de Marcelino est un petit Eden. La nature l'a faite belle et l'art a achevé de la combler de charme. Lorsque les mariés et leur cortège arrivèrent tous les accueillirent par leurs félicitations.

Puis on se dirigea vers la délicieuse petite maison où on avait dressé une table magnifique. Dans la plus grande des pièces on avait exposé les cadeaux de noces. Il y en avait de superbes et de grande valeur, aussi bien pour les mariés que pour leurs épouses. Mais, parmi eux, deux précieuses médailles d'or avec cette dédicace :

*À nos vaillants compagnons Gavidia et Vergara.  
Les officiers de la 3<sup>e</sup> Compagnie de Sapeurs Pompiers*

Les fermiers de la propriété vinrent en groupe saluer leur patron, qu'ils aimaient tant. Les hommes en costume de fête; de larges culottes épaisses, des chaussures rustiques, mais propres, le poncho rayé sur l'épaule et le chapeau à large bord à la main. Leurs filles et leurs femmes, leur mouchoir à carreaux autour du cou, avaient sorti leurs plus belles jupes; si possible très colorées; car c'est bien le jour de se montrer dans une tenue voyante, rouge, blanche ou bleue, des jupes courtes, qui laissent voir la bottine de cuir et une partie du bas coloré qui couvre le mollet. De la joie sur tous les visages, sillonnés d'un rire franc et loyal; et dans toutes les bouches des bénédictions pour Monsieur, qui est si bon et à qui ils doivent tant de faveurs.

Marcelino sortit pour les accueillir, très affable.

— Merci — leur dit-il après leur avoir parlé affectueusement.

Et le vin de muscat qu'il leur servit lui-même était délicieux, un nectar que n'avaient jamais goûté ces palais rustiques, qui montraient leur délectation par de sonores claquements de langue.



— Il est bien normal que vous fassiez quelques petites folies le jour de mon mariage — poursuivit le jeune homme.

Et il ordonna sans tarder à son contremaître de fournir aux fermiers tout ce qu'il fallait pour ce faire.

Ces bonnes gens, gais comme des pinsons, se dirigèrent non loin de là vers un bosquet d'arbres dont ils firent le quartier général de leurs réjouissances. Ils y emportèrent harpes et guitares ; le contremaître fit apporter l'agneau rôti, le ragoût et le roulé ; et toute une armée de grosses mains rougeaudes s'agitaient en cuisine, d'où arrivaient l'odeur appétissante de la friture et le grésillement des poêles, de même que les crépitements secs du bois dans les fourneaux.

Que dire du pétillant ? sinon qu'il circulait d'une bouche à l'autre, servi dans des verres énormes, aussi profonds que des chapeaux hauts de forme, faisant monter le niveau du vacarme spontané, la joie de ces braves villageois qui célébraient les noces de leur propriétaire ?

Pendant ce temps, dans la salle à manger, les réjouissances des gringos invités battaient leur plein.

De temps à autre on entendait la bruyante détonation d'un bouchon, annonçant les torrents de délicieuse mousse qui remplissaient les coupes du cristal le plus fin, et les hourras enthousiastes des camarades de Mr. Darrington qui, ayant laissé à la porte de la propriété la contrainte et leur solennité britannique, bavardaient, mangeaient et buvaient avec le même sens de la fête que de purs Chiliens.

Des toasts fusent, et des vœux pour le bonheur des époux, accueillis par les applaudissements des convives.

Nous n'avons pas précisé qu'Anglais et Chiliens ont amené avec eux leurs moitiés, et aussi leurs sœurs et leurs amis.

De charmants minois tout autour de la table forment le décor le plus gracieux de la pièce. Des yeux bleus comme ceux d'une héroïne de Goethe, des yeux noirs impérieux comme on n'en voit qu'en Araucanie ; des cheveux blonds frisés comme si on avait tire-bouchonné les rayons de l'aurore ; des tresses sombres comme de divins serpents lovés, et des bouches dont la seule vue fait défaillir.

Le repas terminé vient l'heure de danser. On passe dans le grand salon, où nos belles exhibent leurs toilettes, avec l'innocente vanité de toutes les filles d'Ève. Certaines portent des jupes bouffantes en soie où la

passenterie et les broderies font honneur au savoir-faire des couturières ; d'autres ont des robes blanches couvertes de dentelles précieuses, et se rengorgent comme des colombes qui roucoulent.... et les épouses avec leur couronne de fleurs d'oranger sentent tout autour d'elles le délicat battement d'ailes de l'ange de l'amour les caressant.

Sarah Springfield a remplacé sur son siège le pianiste qui a dispensé sa musique pendant un long moment.

La grande artiste est à nouveau écoutée comme en d'autres temps. Son interprétation surprend ; ses notes touchent l'âme et le torrent de mélodies qu'elle tire du sonore instrument est comme un essaim de rythmes descendus des chœurs célestes.

Mais quelle est cette clameur joyeuse que l'air apporte ? Lecteur, suis-nous là-bas, sous les arbres, où chantent et s'ébattent les fermiers.

— Vive le patron ! — crie-t-on en un chœur sonore. Vivent les mariés !

Alors le *huaso*\* le plus brave, futur contremaître et déjà propriétaire de six *yuntas*\*\* de terre, le pétillant lui tournant la tête, joyeux sans impertinence, a amené au milieu du cercle formé par l'assemblée la jeune fille la plus accorte et mignonne. Les yeux baissés, la bouche petite et appétissante, avec la lèvre supérieure un peu bombée, une poitrine voluptueuse, serrée dans le corsage de percale ; le pied petit et potelé juste ce qu'il faut, joliment chaussé, la cheville étroite, et toute entière, en somme, parfait exemplaire de jolie *limachina*\*\*\*.

La harpiste joue le prélude à une *cueca*\*\*\*\* endiablée ; les guitares l'accompagnent de leur bourdon ; les battements de mains résonnent, les cris d'encouragement fusent et les interjections d'un enthousiasme festif ; et au rythme des instruments, que ponctue un tambour, voici que les bons danseurs se sont déjà élancés ; ils frappent le sol de leurs pieds en une cadence rythmée ; lui s'approche de la gracieuse jeune fille et elle esquive le galant avec agilité ; il la suit si elle fuit et il cherche son visage si elle lui tourne le dos.

---

\* Valet à cheval, sorte de « cowboy » ou « gaucho » chilien.

\*\* Portion de terre dont la surface peut être labourée par un attelage de bœufs en une journée. Par extension, unité de mesure de surface agraire.

\*\*\* Habitante de Limache, où se trouve la propriété de Marcelino.

\*\*\*\* Danse traditionnelle chilienne.

Et tout cela avec dans la main droite le mouchoir blanc qui, au gré des voltes et des figures de la danse, imite l'aile d'une colombe, ou un drapeau de Cupidon annonçant d'amoureuses promesses et extases.

Hourra! entend-on dans la maison des maîtres. Vive le patron! Vive notre bonne dame! dans le groupe des paysans.

Et ce jour de bonheur s'écoula au fil de paisibles réjouissances jusqu'à ce que le soleil couchant baigne de ses derniers feux les blanches crêtes des Andes; et les merveilleuses constellations entrouvrirent leurs yeux d'or dans l'immensité du firmament.



## Table des matières

### Première partie

Chapitre	I. L'incendie	5
	II. Deux amies	10
	III. Rencontre	13
	IV. Les facéties de Cupidon	15
	V. Dans le parc de l'hôtel	19

### Deuxième partie

Chapitre	I. La fillette en robe longue	23
	II. Noces en vue?	26
	III. Ce qui devait arriver	30
	IV. Mystère...	33
	V. Le tapis vert	36
	VI. Drame	38
	VII. Qui était Jacob Springfield	42
	VIII. Parini et de La Cueva, rue Michelet, n°..., Paris	45
	IX. Tito Mattei	48
	X. La disciple du Maître	50
	XI. Une imprudence illustre	53

### Troisième partie

Chapitre	I. Le comte du Vernier	56
	II. Les époux du Vernier à Paris	59
	III. Deux articles de journaux	63
	IV. Revenons en arrière	66
	V. Le Gant Rouge	71
	VI. Joshua Humbug	75
	VII. Crise	79
	VIII. Mort de Lord Darington	84
	IX. Une assemblée du crime	87
	X. Explication	91
	XI. Canaille	94
	XII. Une mort subite	98
	XIII. Comment la colombe peut vaincre le milan	101

Quatrième partie		
Chapitre	I. Un chapitre d'amour	107
	II. Deux lettres via le détroit de Magellan	111
	III. Où le récit s'accélère	116
	IV. ... Où le récit s'achève	120

